

MERE
MARIE - ANNE

ELZIRE LAVERDIERE

MAITRESSE DES NOVICES

DE

L'INSTITUT DES SOEURS DES
PETITES-ECOLES

AUJOURD'HUI CONGREGATION DES SOEURS DU
SAINT-ROSAIRE

1854-1886

PAR

L'Abbé R.-PH. SYLVAIN

Prélat de Sa Sainteté
Aumônier des Soeurs du Saint-Rosaire

RIMOUSKI

1924



MERE MARIE-ANNE
1854-1886

MERE MARIE-ANNE

MERE
MARIE - ANNE

ELZIRE LAVERDIERE

MAITRESSE DES NOVICES

DE

**L'INSTITUT DES SOEURS DES
PETITES-ECOLES**

**AUJOURD'HUI CONGREGATION DES SOEURS DU
SAINT-ROSAIRE**

1854-1886

PAR

L'Abbé R.- PH. SYLVAIN

Prélat de Sa Sainteté

Aumonier des Soeurs du Saint-Rosaire



RIMOUSKI

1924

Nihil obstat.

SAMUEL LANGIS, *Cens. libr.*

DECLARATION DE L'AUTEUR

Pour nous conformer au décret d'Urbain VIII, nous déclarons que par le récit des faveurs et des guérisons attribuées à l'intercession de Mère Marie-Anne, nous n'avons pas entendu prévenir le jugement de la sainte Eglise, jugement auquel nous adhérons d'avance d'esprit et de coeur.

APPROBATION

C'est une grande satisfaction pour nous de pouvoir publier en tête de notre modeste ouvrage la lettre si bienveillante que Sa Grandeur Mgr J.-R. Léonard a daigné nous adresser.

Evêché de Rimouski, le 17 mars 1921.

Monseigneur,

Je suis heureux d'autoriser la publication de la vie de la Mère Marie-Anne, en cette année jubilaire de l'Institut dont elle a si laborieusement préparé les premières assises.

Les leçons de vertu, d'abnégation surtout, d'obéissance entière et de belle simplicité religieuse qui remplissent sa vie courte mais si pleine, offriront aux Sœurs du Saint-Rosaire en particulier, un modèle vécu de fidélité aux avances divines. Elles leur indiqueront les conditions du succès de leurs efforts, dans la poursuite de

VIII

l'œuvre de leur sanctification personnelle et de l'utilité de leur Congrégation, au service de l'Eglise.

Je demande donc à Dieu de bénir les fruits de ce travail, dont je vous remercie et vous félicite.

† JOS.-ROMUALD.
Ev. de Rimouski

AVANT-PROPOS

Les Sœurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire célèbrent, cette année, le cinquantième anniversaire de la fondation de leur Congrégation. A cette occasion, il a semblé à propos de publier la vie de la vénérée Mère Marie-Anne, Maîtresse des Novices, alors que l'Institut portait encore le nom de Sœurs des Petites-Ecoles.

Après cinquante ans d'existence, une communauté éprouve le besoin de se retremper dans son esprit propre en remontant à ses origines; car c'est à cette époque que l'on trouve ordinairement les âmes les plus fortes et les plus ferventes, comme on trouve à la source d'un fleuve l'eau pure.

La célébration de ce grand anniversaire est une occasion favorable de présenter à la génération actuelle une des figures les plus attachantes du groupe de celles qui sont disparues depuis longtemps, pour lui offrir un hommage de piété filiale, de sin-

cère admiration et de vive reconnaissance pour les services inappréciables qu'elle a rendus à sa congrégation.

A cette fin et pour répondre au pieux désir qui nous a été souvent exprimé, nous avons écrit la vie de cette religieuse qui a rempli en peu d'années une longue carrière, et qui est considérée, à bon droit, comme un modèle digne d'être proposé à l'imitation de toutes les jeunes personnes à qui le divin Maître fait entendre son appel: «Viens et suis-moi. Ma fille, donne-moi ton cœur.»

Préparée de longue main à sa mission par la divine Sagesse, formée à l'école de la souffrance et de la croix, Mère Marie-Anne a laissé dans sa communauté une mémoire bénie, un riche héritage de mérites, et le modèle de la religieuse selon le cœur de Dieu.

La voie dans laquelle a marché cette fidèle servante de Dieu n'est pas la petite voie fleurie de certaines âmes privilégiées, ni le vol hardi des âmes favorisées de grâces extraordinaires, mais la voie

moyenne des vertus solides et cachées, du renoncement complet et de la générosité constante. Dans cette voie ordinaire, l'extraordinaire consiste à se dévouer chaque jour à l'œuvre souvent ingrate de l'enseignement, en particulier, et à s'immoler sans bruit comme le cierge qui se consume sur l'autel du sacrifice.

Dans ce chemin difficile de la sainteté, « ce ne sont pas nos pieds qui courent, mais notre désir », selon le mot de saint Augustin. Le désir de la perfection en toute chose, tel est bien, il nous semble, le trait caractéristique de la vie de la fervente religieuse que nous offrons à la pieuse considération des membres de sa famille rosariste. Les personnes du monde elles aussi y trouveront bien des sujets d'édification.

Au lecteur qui trouvera peut-être trop nombreuses les citations contenues dans ces pages, nous dirons pour toute excuse que nous avons voulu par là faire ressortir le mérite de Mère Marie-Anne qui a pu, dans les conditions les plus difficiles, acquérir une connaissance aussi complète et

aussi exacte des règles et des devoirs de la vie religieuse, et montrer que ses enseignements et ses conseils sont en parfait accord avec ceux des meilleurs auteurs ascétiques.

Ce sera d'ailleurs pour le lecteur un plaisir de savourer de temps en temps quelque pensée élevée, fruit d'un esprit supérieur, tout comme l'œil se repose d'autant plus agréablement sur une prairie qu'elle est plus émaillée de fleurs.

En la fête de saint Joseph, le 19 mars 1924.

MERE MARIE-ANNE

ELZIRE LAVERDIERE

CHAPITRE I

BEAUPRE. — ORIGINE DE LA FAMILLE LAVERDIERE. — FOYER CHRETIEN.

Elzire Laverdière est une âme canadienne, une fleur du terroir qui s'est épanouie sur la côte de Beaupré, près du sanctuaire de la bonne sainte Anne, tout comme son coparoissien le Frère Didace Pelletier.

Le village de Beaupré, le plus ancien du pays, offre un paysage que les touristes ne se lassent pas d'admirer. Depuis des siècles, la foi du peuple canadien s'y affirme avec un religieux enthousiasme et s'y manifeste par des fêtes splendides. C'est dans cet endroit charmant et privilégié qu'est née et qu'a grandi la religieuse dont nous entreprenons d'écrire la vie.

Le milieu moral où se sont passées son enfance et sa jeunesse est en parfaite harmonie avec les beautés naturelles de l'antique paroisse de Sainte-Anne de Beau-pré.

Les pieux parents de Mère Marie-Anne, Adolphe Laverdière et Marcelline Chevalier de la Durantaye, descendaient de deux des plus honnêtes familles du pays. Adolphe Laverdière avait pour père Louis et pour mère Madeleine Paré dit l'Espérance. Louis descendait de René Laverdière, chirurgien, juge bailli du comté de Saint-Laurent, en France ; il vint au Canada vers le milieu du dix-septième siècle et épousa en 1670, à l'église de la Sainte-Famille de l'Île d'Orléans, Anna Langlois, dont les parents étaient de la paroisse de Saint-Sulpice de Paris. Madeleine Paré dit l'Espérance était d'origine française. Son père était du parti royaliste. Lors de la Révolution, partisan de la monarchie des Bourbons, il ne voulut pas de la République et quitta la France avec sa famille, après les horreurs de 1790.

Madame Laverdière descendait, par son père Jean-Baptiste, de Nicolas-René Chevalier, maître d'armes à Québec en 1710. Il avait épousé dans cette ville, en 1720, Marie-Madeleine Leblanc, qui lui donna

seize enfants. Jean-Baptiste Laverdière, Chevalier de la Durantaye, officier de milice, se plut aux exploits de la guerre; il se trouva parmi les Voltigeurs sous Salaberry, quand l'armée américaine fut repoussée à Châteauguay.

Chrétien sincère, Adolphe Laverdière était un homme d'un grand bon sens, d'une honnêteté parfaite; il jouissait de l'estime universelle.

Avec les connaissances qu'il avait acquises sous les professeurs français Touchet et Saillant, dont il suivit les leçons pendant plusieurs années, il aurait pu occuper avantageusement dans la société une position très lucrative et peu laborieuse; mais il s'adonna de préférence à la mécanique, et il fut, au besoin, armurier, mécanicien, charron ou menuisier.

Madame Laverdière était une femme intelligente, active et pratique. Elle avait reçu dans sa pieuse famille, et surtout au couvent des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de la Sainte-Famille de l'Île d'Orléans, cette éducation solide trop négligée de nos jours. Elle ne cessait d'inspirer à ses enfants l'horreur du mal et l'amour de la vertu; elle leur apprenait à tirer de tous les événements les leçons que la Providence y a mises. Sa grande tendresse

n'excluait pas une juste sévérité. A ces volontés encore jeunes et souples, Madame Laverdière s'appliquait à imprimer une direction droite et ferme qui les prémunit contre la mollesse et les trompeuses amorces de la vanité. Chez cette femme forte, l'éducation visait à la formation des âmes pour le ciel plutôt que pour le monde; le surnaturel dominait toute sa conduite; tout était dirigé vers le but suprême, le salut.

CHAPITRE II

NAISSANCE D'ELZIRE. — SON ENFANCE. — SA
PREMIERE COMMUNION. — SA CONFIR-
MATION. — DIEU PARLE A SON COEUR.

De l'union de Monsieur et de Madame A. Laverdière, contractée le 27 octobre 1848, naquirent treize enfants, six garçons et sept filles, dont quatre moururent dès leur bas âge. Elzire, la sixième, vint au monde un samedi. Sa naissance fut accueillie avec d'autant plus de joie qu'une petite sœur Elzire, âgée de treize mois, venait de mourir. Née le 29 avril 1854, Elzire fut baptisée le lendemain à Saint-Joachim par le curé de la paroisse, le Révérend M. Leduc. Sa mère aurait sans doute songé à lui donner sainte Catherine pour patronne, si le cœur ne lui avait dicté le nom de l'ange disparu,

—Elzire—nom cher encore par le souvenir d'une proche parente, Elzire Chevalier, religieuse chez les Sœurs de la Charité de Québec.

La Reine des vierges dut jeter un regard de tendresse maternelle sur cette âme qui s'ouvrait à la vie chrétienne en l'année bénie où devait être proclamé le dogme de son Immaculée Conception, et l'imprégner de cette pureté virginale qui se dessinera sur son front de quinze ans, et brillera de tout son éclat sous le voile de la religion. En souvenir de son baptême, Elzire eut toujours une dévotion spéciale à sainte Catherine de Sienne.

A peine âgée de huit mois, cette tendre enfant fut atteinte d'une maladie grave; des abcès se formèrent aux épaules et aux poignets. Le médecin déclara qu'il n'y avait pas d'espoir de guérison. Les parents désolés s'empressèrent de recourir à la bonne sainte Anne, et, au bout de quelques semaines, ils eurent la consolation de voir la petite agonisante revenir à la vie. Le médecin étonné avoua ne rien comprendre à cette guérison.

Dès ses plus tendres années, Elzire manifesta des dispositions particulières pour la piété. Les leçons maternelles s'imprimaient facilement dans cette jeune âme.

Par sa contenance modeste à l'heure de la prière, par la répression spontanée de ses saillies de caractère, par ses questions et ses réponses, l'enfant montra qu'elle était douée d'un esprit précoce et d'une volonté énergique. Sa mère lui apprit de bonne heure que nous avons au ciel un Père plein de bonté qui prend soin de ses enfants ; elle lui faisait demander chaque jour la santé pour son père de la terre afin qu'il pût toujours pourvoir convenablement aux besoins de la famille déjà nombreuse.

En 1858, les fièvres scarlatines sévirent dans la paroisse de Saint-Joachim. Madame Laverdière et ses sept enfants en furent atteints. Les deux plus jeunes moururent. Elzire, âgée de quatre ans, fut très malade. La tuberculose fit suite à la fièvre et le poumon droit fut compromis. On ne pouvait guère espérer de guérison chez une enfant aussi frêle. Aussi la maladie fit en peu de temps des progrès rapides et le poumon fut complètement perdu. Cependant le médecin encouragea la mère désolée en lui laissant espérer que si le mal ne s'aggravait pas davantage, l'enfant pourrait vivre avec un seul poumon, « mais, dans ce cas, disait-il, elle mourra avant l'âge de trente-six ans. » Cette fois

encore, Elzire recouvra la santé, après trois mois de lutte contre la mort.

Vers cette époque, M. Laverdière quitta le Petit-Cap pour se fixer à la Rivière Sainte-Anne. Elzire, moins favorisée que ses sœurs qui avaient été les écolières de leur bonne mère, — Madame Laverdière avait enseigné au Petit-Cap pendant cinq ans, — fréquenta l'école de l'endroit, tenue par Mlle Soulange Leclerc. Une nouvelle épreuve l'y attendait.

En 1862, six enfants de la famille Laverdière furent atteints de la petite vérole. Elzire fut encore cette fois comptée pour perdue. Sur l'avis du médecin, on dut pendant six mois lui tenir les yeux bandés, parce que des douleurs aiguës ne lui permettaient pas de supporter la clarté du jour. Son abandon à la souffrance fut surprenant pour une enfant de six ans : pas de plaintes, pas d'exigences ; elle essayait de sourire à la cruelle visiteuse comme aux tendres caresses de sa mère. Exhilarante, pleine d'activité et de vivacité, elle devait pourtant trouver bien longs et bien rigoureux ces jours d'inaction presque absolue. Dans cette pénible obscurité, son âme s'ouvrait sans doute aux lumineuses clartés des vérités éternelles, aux joies anticipées de sa première commu-

nion, aux charmes de l'abandon à ce Jésus toujours bon, aussi bon lorsqu'il verse l'amertume que lorsqu'il répand la douceur.

Il n'est pas sans à propos de signaler ici la patience de la petite malade, à cet âge où la nature est si sensible à la moindre douleur. Jamais, nous assure sa vénérable mère, Elzire ne se plaignait de ses souffrances, de ses dégoûts, de ses ennuis. Jamais elle ne manifestait de déplaisir pour les retards à la servir, pour les oublis involontaires dont son silence la rendait parfois victime. Ne semble-t-il pas qu'une vertu infuse avait déjà préparé cette âme à l'abandon ? Aussi se montra-t-elle encore plus docile aux leçons de sa mère et plus appliquée à l'étude du catéchisme.

La famille Laverdière était enfin venue, depuis un an, se fixer au lieu où devait s'écouler la jeunesse d'Elzire. Ses parents durent se séparer pour un temps de leur fille ; ils la placèrent près de l'église de Saint-Joachim pour lui permettre de suivre plus facilement le catéchisme préparatoire à la première communion. C'est à cette occasion qu'Elzire contracta une hernie dont elle souffrit jusqu'à la mort.

L'heure tant désirée de la première communion approchait. La pieuse mère,

les sœurs aînées rivalisèrent de zèle avec le vénérable curé de la paroisse pour préparer Elzire à cette grande action. Ce fut chose facile, car son intelligence était avide de connaissances, et son cœur, docile à l'action de l'Esprit-Saint. Il ne nous a pas été possible de savoir la date précise de sa première communion, mais il semble qu'elle a dû avoir lieu le 24 juin 1865, jour où Elzire fut associée à l'Archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie. En ce jour solennel, Elzire reçut la sainte communion avec la joie et la pureté d'un ange. Le Ciel était dans son cœur. Dieu parlait à son âme par des attraits séduisants et des invitations touchantes. Dans un échange intime, elle dut dire à Jésus: Je vous aime et je veux être à vous pour toujours.

Extérieurement, rien ne distingua Elzire des autres jeunes filles qui s'approchèrent en même temps qu'elle de la sainte Table ; mais il est certain que Notre-Seigneur lui accorda, en ce jour mémorable, des grâces particulières qui furent le point de départ d'une piété plus vive et d'une vie surnaturelle plus intense.

A cette première faveur vint s'ajouter l'année suivante celle du sacrement de confirmation. C'est encore dans l'église de Saint-Joachim que ce sacrement lui fut

conféré par Mgr Baillargeon, alors en tournée pastorale. Qui dira avec quelle ardeur Elzire dut supplier le Saint-Esprit de fixer pour toujours en elle sa demeure, et quelles merveilles de grâces cet Esprit de sagesse, de lumière et de force dut opérer dans ce sanctuaire vivant. Avec le Saint-Esprit qui enseigne toute vérité, on apprend ce que vaut le ciel, ce que vaut la terre, ce qu'est Dieu, ce qu'est une âme immortelle. Par sa conduite, Elzire montra qu'elle avait reçu en abondance les dons de l'Esprit sanctificateur. Ces dons précieux lui feront mépriser les folles joies du siècle et goûter dans le secret de son cœur les choses de Dieu ; ils la prépareront à l'épreuve, à l'accepter avec résignation, à la supporter avec patience.

L'occasion ne tarda pas à se présenter. Elzire fut obligée de quitter l'école pour aider sa bonne mère dans la tenue de la maison et le soin des jeunes enfants. Ce fut pour notre jeune écolière une bien rude épreuve, un dur sacrifice. Elle aimait l'étude et formait déjà le noble projet de se consacrer à Dieu et de se dévouer à l'instruction de l'enfance et au service des pauvres. Comment réalisera-t-elle ce vœu d'immolation ? Dans cette

contrariété, la pieuse jeune fille s'en rapporta à la volonté de Dieu, décidée à attendre avec calme l'heure marquée par sa sagesse.

Elzire avait alors quatorze ans. Elle se livra aux soins du ménage avec un dévouement et une activité qui ne se démentirent point. Elle fut au besoin cuisinière, buandière, couturière, garde-malade, etc.

Dans ces divers emplois, les traits de son caractère se dessinèrent plus nettement. Ses belles qualités n'étaient pas sans mélange de quelques défauts. Elzire était vive et volontaire, sans cependant être capricieuse ni entêtée; ce qu'elle voulait, elle le voulait, elle le poursuivait avec constance, comme on le verra plus d'une fois dans le cours de sa vie. La ligne de conduite une fois tracée, elle s'y engageait résolument et la suivait jusqu'au bout. Pour un esprit moins droit, moins docile, cette disposition, qui fut parfois la cause de quelques légers écarts, eût été un danger. En femme prudente, Madame Laverdière aida sa fille à corriger ce que sa vivacité avait d'excessif et s'appliqua à la prémunir contre le côté défectueux de son caractère.

D'ailleurs Elzire trouvait dans la maison paternelle une atmosphère dans laquelle

son âme s'épanouissait à l'aise. La paix et le bonheur régnaient au foyer domestique. S'il y avait du sérieux, il y avait aussi beaucoup de gaieté. On riait, on chantait, on s'amusait, mais honnêtement et chrétiennement. Tous les articles de la liturgie familiale des ancêtres avaient été fidèlement conservés : la prière du soir et le chapelet récités en commun, les exercices du mois de Marie aux pieds de la Madone, dans la chambre transformée en oratoire. Le jour du Seigneur était sanctifié par l'assistance à tous les offices de l'église paroissiale, et la parole de Dieu était écoutée avec le plus religieux respect. Dans un milieu aussi favorable, la piété d'Elzire ne pouvait que se fortifier de jour en jour, et, malgré ses occupations multiples, la jeune fille éprouvait un besoin de plus en plus pressant de vie intérieure.

A l'exception de ses proches parents, Elzire n'entretenait de relations qu'avec quelques jeunes filles de conduite exemplaire, qui aiment encore à se rappeler les heures agréables passées en sa compagnie.

Dans les longues soirées d'hiver, la lecture et le chant des cantiques constituaient le principal amusement des réunions de famille. On ne lisait guère que des livres sérieux, des livres d'histoire ou de piété.

Il y a lieu de croire qu'Elzire puisa dans ces derniers ouvrages, comme le « *Traité de la Vie Intérieure*, » ou la « *Solide Piété* » par saint François de Sales, les éléments de la perfection chrétienne qu'elle s'efforcera plus tard d'inculquer aux autres.

Dès lors, fuyant le monde et ses vains plaisirs, la pieuse jeune fille, pour suivre l'inspiration de la grâce, profitait des moments libres pour épancher son âme devant Dieu. « Souvent, disent ses sœurs, nous la vîmes se dérober à tout regard dans la solitude du verger ou du bocage ombrageant la maison, ou encore profiter du silence de la nuit pour se livrer à la prière. » C'est alors, nous pouvons le dire sans exagération, qu'elle s'unissait à Dieu dans un commerce intime et qu'elle ravivait ses aspirations à la vie religieuse. Mais le dévouement lui imposait le sacrifice de l'attente. Le dévouement et le sacrifice, n'est-ce pas ce qui grandit le plus une âme ? Elle souffrait de ce retard... « Mais souffrir sert à tout, dit Mgr de Ségur; souffrir apprend à souffrir, souffrir apprend à vivre, souffrir apprend à mourir. »

Elzire souffrait surtout de voir Dieu offensé. Un soir, étant à Lorette, chez sa sœur Madame E. Lachance, elle fut témoin d'une scène de désordre ; elle s'en attrista

et se mit aussitôt à prier. « Son exemple m'entraîna, rapporte Madame Lachance; mais après un temps raisonnable, je me disposai à me mettre au lit, l'engageant à faire de même. Ce fut en vain. Elle demeura là, au pied du crucifix, jusqu'à ce que le désordre eût cessé. Sur le reproche que je lui fis le lendemain de sa pieuse extravagance, elle me répondit : « Comment aurais-je pu dormir pendant que le bon Dieu était offensé si près de moi; et ces pauvres gens n'ont-ils pas besoin que nous priions pour eux ? »

Pour remplir le devoir de la prière, Elzire n'hésitait pas à franchir à pied, même en hiver, les trois milles qui la séparaient de l'église paroissiale. Elle s'y rendait non seulement le dimanche, mais à chaque fête de la sainte Vierge et à chaque jour de dévotion particulière. Elle en profitait pour s'approcher des sacrements de pénitence et d'eucharistie.

On s'apercevait bien dans la famille que la piété d'Elzire était sincère et que la sainte communion en était la source principale, à la générosité avec laquelle elle pratiquait l'oubli d'elle-même. Avec quel empressement elle remplaçait sa mère auprès du berceau du dernier-né. Une de ses sœurs était-elle malade, elle multi-

pliait ses soins affectueux. Le père, les frères arrivaient-ils fatigués, officieuse et prévenante, elle allait au-devant d'eux. Elle semblait infatigable quand il s'agissait de soulager ceux qu'elle chérissait tendrement.

Sa charité se manifestait aussi envers les nécessiteux. La compatissante jeune fille soignait avec une délicate attention un mendiant que M. Laverdière avait recueilli dans sa maison. Elle trouvait facilement des excuses pour se priver de dessert ou de mets favoris en faveur de ses chers pauvres. « Que de fois je l'ai vue, affirme une de ses sœurs, s'esquiver par le verger, sur un regard approbatif de sa mère, et aller porter bouillon et gruau à une pauvre malade du voisinage. »

Quoiqu'elle se fit un devoir de fuir le monde, de n'y paraître que par convenance, charité ou nécessité, d'être simple dans sa tenue, Elzire était cependant appréciée, estimée et recherchée, moins pour les grâces naturelles de sa personne que pour sa piété, sa modestie et sa réserve. Mais toutes ces attentions la laissaient indifférente, et au besoin elle savait se soustraire adroitement à une avance.

Cette manière d'agir nous montre bien qu'Elzire estimait plus que tout la virgini-

té, et qu'elle entendait garder son cœur pur de tout amour profane. Mais si elle eut toujours au front ce reflet d'innocence, est-ce à dire que jamais le perfide ennemi de notre salut ne vint murmurer à son oreille des mots trompeurs, et qu'il ne tenta pas de surprendre son cœur ardent? La vertu d'Elzire ne fut pas exempte de combat; c'est par la lutte que cette âme généreuse sut conserver le trésor précieux de la grâce.

CHAPITRE III

SEJOUR D'ELZIRE AUX ETATS-UNIS. — NOUVELLES EPREUVES.

Les années s'écoulaient. Elzire entendait d'une manière plus pressante l'appel divin. Elle voulait le suivre même au prix de tous les sacrifices. Les circonstances semblaient favorables, ses sœurs Virginie et Louise pouvaient la remplacer dans les soins du ménage. Mais pour exécuter son projet, il lui fallait compléter ses études. Où trouver les ressources à cette fin? Les demander à ses parents c'est les mettre à la gêne et les obliger à s'imposer un surcroît de travail pour se les procurer. Elle ne dévoilera pas son secret, sa tendresse s'y refuse. Pourtant, elle veut être religieuse... La Providence

lui ménagea une circonstance qui lui permit de sortir d'embarras. Odile, sa sœur, mariée depuis deux ans, se dispose à suivre son mari aux Etats-Unis. Elle sollicite la permission de les accompagner, sans faire connaître le motif qui l'engage à prendre cette détermination. Dieu seul sait ce qu'elle dut souffrir pour triompher de la sensibilité de son cœur et se séparer de ses parents bien-aimés.

Elzire partit munie du pain des forts, après avoir recommandé son voyage à Marie, à la bonne sainte Anne et à son ange gardien.

C'est au village de Plaistow, N. H., que se fixa son beau-frère, M. E. Lachance. Il trouva là quelques anciens amis. Rien ne parut d'abord s'opposer à la réalisation du dessein d'Elzire. Mais Dieu ne tarda pas à contrarier de nouveau cette âme qu'il semblait vouloir conduire lui-même dans la voie de la perfection. Elle fut atteinte d'une méningite qui l'obligea à garder le lit. Les soins attentifs d'un médecin expérimenté conjurèrent le danger et la guérison fut beaucoup plus prompte qu'on ne s'y attendait. A la suite de cette maladie, Elzire souffrit d'un mal d'oreilles qui se fit sentir pendant longtemps. Parfaitement soumise à la volonté de Dieu,

la pieuse fille ne perdit rien de la paix intérieure qui se reflétait sur les traits de son visage.

Un secours inattendu vint ranimer sa confiance. Une dame riche, malade et malheureuse, ayant entendu parler de l'amabilité et de la piété de Mlle Laverdière, la pria de venir demeurer avec elle pour la distraire dans son isolement et veiller à la tenue de sa maison. Elzire accepta cette offre avec reconnaissance, heureuse d'avoir l'occasion de faire peut-être du bien à une âme désenchantée des plaisirs du monde. L'angélique jeune fille exerça son apostolat avec autant de succès que de dévouement. Par ses bons procédés, elle réussit même à ramener à la vertu une pauvre égarée, connue de la famille Laverdière et fixée à Plaistow depuis quelques années.

A mesure que la vertu d'Elzire s'affermait par le renoncement, par le sacrifice, Dieu se plaît à lui ménager des épreuves de plus en plus sensibles.

Vers le mois de mai 1874, Madame Lachance quitta Plaistow pour retourner à Lorette, laissant sa jeune sœur aux soins d'une amie de la famille, qui se chargea de veiller sur elle comme sur son enfant.

En prolongeant son séjour aux États-

Unis, Elzire espérait pouvoir compléter la somme nécessaire pour payer les frais de ses dernières années d'études. Mais une nouvelle déception lui était réservée. Elle fut atteinte de la fièvre typhoïde quelques semaines après le départ de sa sœur. Madame Jeannel voulut soigner chez elle sa protégée. Madame N. y consentit, mais, comme elle tenait aux services de Mlle Laverdière et, pour l'obliger à revenir prendre son poste après sa guérison, elle retint son salaire. La situation pénible d'Elzire s'aggrava par le départ subit de Mme Jeannel, appelée auprès d'une de ses filles gravement malade.

Cette charitable infirmière ne quitta pas sans regret sa jeune amie. Elle la recommanda à ses deux servantes, leur indiqua certaines prescriptions à suivre, leur donna l'ordre d'appeler le médecin si le mal venait à empirer, et de l'informer elle-même du danger, sans délai. Mais ces deux domestiques ne tinrent aucun compte des recommandations de leur maîtresse. Soit par crainte de contracter la maladie, soit par légèreté, soit par inconscience de leur devoir, elles laissèrent la malade dans le plus complet isolement et privée de tout soin. « Je pensai mourir, raconta Elzire elle-même plus tard. Une soif brûlante,

occasionnée par la fièvre, me faisait beaucoup souffrir, et je n'avais pas une goutte d'eau pour me soulager. La faim, la douleur, l'abandon, dans une chambre absolument négligée, ravivaient le souvenir du foyer où la tendresse maternelle m'aurait entourée de tant de sollicitude. »

Dans ce délaissement, Elzire souffrait surtout de ne pouvoir reconforter son âme défaillante par la sainte communion. Elle sentait le mal faire de rapides progrès. Pendant ses longues et douloureuses insomnies, son imagination surexcitée par la fièvre lui présentait le fantôme de la mort. Ces frayeurs la jetaient dans un complet abattement.

A son retour, Mme Jeannel trouva la pauvre malade dans un état pitoyable. Indignée de la conduite de ses servantes, elle les congédia aussitôt. Grâce à ses soins attentifs, Elzire se rétablit assez promptement, mais elle demeura longtemps dans un état de grande faiblesse. Incapable de retourner auprès de Madame N., elle réclama son salaire, puis elle prit le chemin du pays natal, plus éloignée qu'à son départ, semble-t-il, du but qu'elle voulait atteindre.

CHAPITRE IV

ETUDES. — PROJETS. — DECEPTIONS

Après quelques mois d'un repos nécessaire au parfait rétablissement de sa santé, et toujours déterminée à poursuivre son projet, Elzire se prépara à entrer au pensionnat des Sœurs de la Charité, à Sainte-Anne de Beaupré, les premiers jours de janvier 1875.

Cette année-là, Révérende Mère Marie de Jésus était supérieure, et Révérende Mère Saint-Timothée, maîtresse du Cours supérieur. Riche d'une expérience de plusieurs années d'enseignement, douée des qualités propres à une parfaite éducatrice, Mère Saint-Timothée reconnut vite l'ouverture d'esprit, l'élévation de sentiments et la grandeur d'âme de Mlle Laverdière. Cette nouvelle élève lui parut

douée d'une volonté droite et ferme, mais qu'une ténacité trop grande pouvait également égarer. Educatrice avisée, Mère Saint-Timothee se promit bien de corriger ce défaut, car elle ne visait pas seulement à l'instruction de ses élèves, elle voulait en faire des femmes solidement vertueuses, capables de dévouement et de sacrifice ; elle voulait en faire de saintes filles. Quelle vraie grandeur peut-on proposer aux jeunes intelligences, si on oublie celle qui a nom la sainteté ?

Elzire, vu les heureuses dispositions de son esprit et de son cœur, offrait les plus belles espérances. A de grands talents, elle joignait une application soutenue, car elle comprenait mieux que jamais que le succès n'est accordé qu'au travail persévérant.

Malgré ses brillantes qualités, Elzire restait pieuse, modeste, bonne, affable envers toutes ses compagnes, s'attirant ainsi tous les cœurs. A l'occasion, elle savait récréer maîtresses et élèves par une gaieté charmante. Traits d'esprit, refrains joyeux, improvisés pour les circonstances, elle n'était jamais prise au dépourvu. Ses innocentes espiègleries lui attirèrent bien quelques réprimandes, mais elle les accepta sans murmurer.

Après les pénibles épreuves par lesquelles elle venait de passer, il eût été surprenant qu'Elzire n'eût pas joui de la douce atmosphère dans laquelle s'écoulaient les dernières années de sa jeunesse. Aussi elle aima tout particulièrement ce petit couvent de Sainte-Anne de Beaupré dans lequel elle respirait l'air vivifiant de la piété et de la vertu. Elle aima le règlement, le son de la cloche annonçant l'heure des exercices, surtout celui de la prière dans la modeste chapelle où la voix de son Bien-Aimé résonnait si suavement à l'oreille de son cœur. Mère Saint-Timothee, sa dévouée maîtresse, fut surtout de la part d'Elzire l'objet d'une affection qui ne se démentit jamais. Cette excellente institutrice savait gagner la confiance de ses élèves et abréger par là son travail de moitié. C'était un chemin sûr pour arriver au cœur d'Elzire, qui n'aimait pas la contrainte. Aussi avait-elle en sa pieuse Maîtresse une confiance illimitée.

Dans ses fréquentes exhortations, Mère Saint-Timothee engageait surtout ses élèves à briser leur volonté propre. « Il n'est pas d'état, disait-elle, où l'on n'ait besoin de cet avis. » Elle leur recommandait aussi la modestie. « Vous devez la porter sur

vosre front, vos regards doivent l'inspirer, vos paroles l'exprimer, et vos oreilles ne doivent s'ouvrir à aucun propos qui la blesse. »

Ces sages leçons, il est vrai, n'étaient pas nouvelles pour Elzire, mais elle en comprenait d'autant mieux l'importance qu'elle s'exerçait depuis longtemps à les mettre en pratique.

« Au pensionnat, dit Elzire, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et à la Sainte Vierge avait une large place. Leurs statues se dressaient en plusieurs endroits, et les pratiques en leur honneur stimulaient notre piété. C'est là que j'ai puisé cette dévotion envers le divin Cœur de Jésus. » L'amour de Jésus, l'amour de Marie, voilà le fondement sur lequel Elzire élève l'édifice de sa perfection spirituelle. Déjà ces deux amours sont comme un foyer ardent où elle saura trouver en temps opportun la force de faire les sacrifices qui lui seront bientôt demandés.

A l'automne 1876, pour permettre à sa sœur cadette Mathilde de se préparer à sa première communion, Elzire renonça d'elle-même à la vie douce du pensionnat et continua ses études comme externe. Avec l'agrément de ses parents, elle loua quelques chambres du vieux presbytère,

dont une partie était occupée par le sacristain, et s'y installa avec ses deux plus jeunes sœurs.

Mathilde, légère comme un papillon, voltigeait partout et sans cesse : au logis, au couvent, à l'église. Il fallait une vigilance continuelle pour prévenir ses trop nombreux écarts. Elzire remplissait son devoir d'aînée avec une grande sollicitude et savait se montrer ferme au besoin. Elle avait à cœur de former à la piété sa jeune sœur, en vue surtout de sa première communion, ne se doutant pas alors qu'un jour, en qualité de Maîtresse des novices, il lui serait donné de la préparer à la profession religieuse. « Elle m'exhortait souvent, affirme sa sœur, à corriger les défauts qui déparaient mon âme et à désirer ardemment le grand jour où j'aurais le bonheur de prendre part pour la première fois au Banquet sacré. »

Mathilde fit sa première communion le 20 mai 1877, et, au mois de juillet suivant, Rose et Elzire obtinrent « avec distinction » leur brevet d'enseignement au Bureau des Examineurs catholiques de la Province de Québec.

L'heure de la séparation a sonné, il faut dire adieu au couvent, à des maîtresses dévouées, à des compagnes chéries.

C'est le cœur gros de chagrin qu'Elzire embrassa surtout sa bonne Mère Saint-Timothée, qui lui avait témoigné tant d'intérêt et l'avait préparée avec tant de sollicitude à la noble vocation d'institutrice. Elle n'oublia pas non plus les conseils du sage directeur de ses années de pensionnat.

Elzire vient de parcourir la première étape de sa trop courte carrière. Elle a vingt-trois ans. La route n'a pas été longue sans doute, mais la vieillesse ne se compte pas tant par le nombre des années que par la maturité de l'esprit et la solidité du jugement. On peut affirmer sans crainte de se tromper qu'Elzire est sortie du couvent bien armée pour les combats qu'elle aura à livrer contre elle-même et pour triompher des obstacles qui se dresseront sur son chemin.

Apparemment, elle ne diffère pas des autres personnes de son âge, si ce n'est par une certaine distinction que donne l'habitude de la vertu. Mais par la culture de son intelligence, par la droiture de son caractère, par la fermeté de ses convictions, par la connaissance qu'elle a déjà de la souffrance, elle l'emporte de beaucoup sur le commun des jeunes filles qui sortent des pensionnats. En plus, elle

a un idéal de perfection vers lequel tendent tous ses efforts, s'élèvent toutes ses aspirations.

Voilà, il nous semble, Elzire telle qu'elle nous apparaît au seuil de la vie du monde qui vient de s'ouvrir devant elle, et au moment où elle entreprend les premières démarches pour exécuter le projet formé depuis longtemps de se donner à Dieu dans la vie religieuse.

Sans retard et sans hésitations, Elzire demanda son entrée chez les Sœurs de la Charité de Québec. Elle aime les pauvres, les malades, elle aime surtout l'enseignement. Toutes les œuvres de cette communauté répondent donc à ses attraits et à ses aptitudes. La réponse ne fut pas favorable, Elzire étant incapable de remplir une des conditions exigées pour l'admission : elle peut tout au plus fournir un trousseau convenable et payer les petites dépenses de son noviciat.

Cette déception fut d'autant plus pénible à notre généreuse postulante qu'elle se voyait par là forcée de se séparer de sa sœur Louise qui, voulant comme elle se donner à Dieu, devait entrer cette année-là même chez les Sœurs de la Charité en qualité d'auxiliaire.

Résignée mais non découragée, Elzire

conserva sa gaieté habituelle et sut si bien se contenir que la plupart des membres de sa famille ne soupçonnèrent même pas qu'elle venait d'essayer un refus. Persistant dans son dessein d'être un jour fille de Madame d'Youville, elle s'adressa, sur le conseil de son curé, au couvent des Sœurs de la Charité d'Ottawa. Cette fois, la réponse fut affirmative. On devine aisément avec quel enthousiasme Elzire fit ses préparatifs de voyage, malgré la douleur inévitable d'une nouvelle séparation.

Suivant une pieuse tradition de la famille Laverdière, ce ne fut qu'après une communion fervente au sanctuaire de la bonne sainte Anne qu'eut lieu la séparation. Au jour fixé pour le départ,—c'était au mois d'octobre 1877,—toute la famille se fit un devoir d'accompagner jusqu'au bateau la généreuse jeune fille. L'émotion des bons parents se traduisit par des larmes. « Jamais je n'avais vu pleurer mon père, raconte l'une des sœurs d'Elzire; mais au moment de cette séparation, il éclata en sanglots et répéta plusieurs fois: Ma chère fille, mon Elzire!... ne nous abandonne pas. Dans sa douleur, il semblait pressentir ne plus revoir ici-bas cette enfant si aimable et si dévouée. » Cédant à la volonté de Dieu qui l'entraîne,

Elzire s'éloigne, non sans ressentir vivement le contre-coup de cette cruelle séparation.

« Il faut aller de lumière en lumière, a dit une grande âme, et ne pas s'arrêter. » C'est la voie que suit Elzire depuis son enfance; elle approche du but, il semble qu'elle va l'atteindre, que le port se dessine dans le lointain . . . Mais les voies de Dieu ne sont pas nos voies. Dieu veut faire boire à sa servante le calice jusqu'à la lie; il veut lui faire éprouver les angoisses de l'agonie avant de lui permettre d'entrer dans le lieu de son repos.

Ce fut vers la mi-octobre qu'Elzire arriva à Ottawa. Emue et reconnaissante, elle franchit avec assurance le seuil du couvent des Sœurs Grises, où elle fut reçue avec une bonté toute maternelle.

Ce jour-là même, Mlle Louise Turgeon, de Beaumont, avait demandé l'hospitalité au couvent. Cette excellente personne se rendait aux Etats-Unis pour une affaire de succession. Elle fut admise à passer la récréation avec les futures postulantes, au nombre desquelles se trouvait Elzire. Elle leur parla d'une œuvre qui s'organisait à Rimouski, sous les auspices de l'évêque du lieu Mgr Jean Langevin; elle leur parla aussi de sa sœur Elizabeth qui

travaillait à mener cette entreprise à bonne fin, puis elle se recommanda aux prières de ces futures postulantes. Celles-ci furent fort édifiées de ce qu'elles venaient d'entendre.

On se rappelle qu'Elzire avait souffert aux Etats-Unis, à la suite d'une méningite, d'un mal d'oreilles qui occasionna une faiblesse de l'ouïe, mais si peu prononcée que les personnes qui ont eu, plus tard, avec elle des rapports intimes, affirment ne l'avoir jamais remarquée. Mais voilà que dès les premiers jours qui suivirent son entrée au couvent, Elzire s'aperçut, à sa grande surprise, qu'elle était sourde au point de ne pouvoir entendre ce qu'on lui disait sur un ton de voix modéré. La révérende Mère supérieure ayant à son tour constaté cette infirmité, lui déclara qu'elle ne pouvait l'admettre dans ces conditions, l'engagea fortement à suivre un traitement spécial, l'assurant que les portes du noviciat lui seraient ouvertes dès que l'obstacle aurait disparu.

Cette décision inattendue fut un coup de foudre pour notre généreuse aspirante. Ces appels divins qui la sollicitent depuis si longtemps, sont donc des illusions; ces désirs, de vains rêves; ces aspirations vers la vie religieuse, une chimère !... Que

veut donc d'elle ce Dieu qu'elle cherche avec tant d'ardeur? N'est-ce que l'abandon complet qu'il réclame de sa servante? Telles sont les pensées qui se pressent dans l'esprit d'Elzire; tels sont les doutes qui s'élèvent dans son âme, bouleversée par une épreuve aussi sensible. Que va-t-elle devenir, quel parti prendre?

Sans prévenir sa famille de ce qui vient de se passer, Elzire se décide à descendre à Lévis, pour de là se rendre à Lorette, chez sa sœur Mme Lachance. Dans son trouble, elle ne remarqua pas que son billet de passage acheté, il ne lui restait plus rien pour payer ses autres dépenses. Mais elle ne tarda pas à s'apercevoir de l'embarras dans lequel son manque de ressources allait la jeter. « Je me recommandai à saint Joseph avec une très grande confiance, raconta-t-elle à son retour. J'avais pour ce protecteur de la vierge Marie une dévotion particulière. Devant arriver de jour à Lévis, il me sera facile, me disais-je, de m'entendre avec quelques bonnes âmes ; mais un déraillement ayant retardé le train de plusieurs heures, nous obligea à arriver de nuit à Lévis. La nuit était pluvieuse et sombre. Je continuais à invoquer saint Joseph, en avisant aux moyens d'éviter tout désagrément

ment, lorsqu'un vénérable vieillard, qui faisait route sur le même train, m'aborde avec bonté, me demande où je vais et m'oblige par ses questions à lui avouer mon embarras.—Soyez tranquille, me dit-il, je verrai à tout.—Au débarcadère, il s'empare de ma valise et me prie de le suivre. A Québec, il m'introduit dans une maison privée, me recommande à la dame du logis, paie toutes mes dépenses et m'assure que je n'ai rien à craindre. Avec quelle gratitude je remerciai saint Joseph de cette protection inespérée. Le lendemain, je me rendis à Lorette chez ma sœur Odile. »

Pendant les premières semaines qui suivirent son arrivée chez Mme Lachance, Elzire pleura souvent. Elle ne voulait pas croire que Dieu l'eût rejetée pour toujours. Elle ne pouvait pas comprendre dans quel but il l'avait frappée de cette surdité subite.

Cependant la voix de Dieu la presse, l'invite sans cesse à quitter le monde au plus tôt. Sensible au chagrin de sa sœur et désirant l'aider à réaliser son désir le plus ardent, Mme Lachance lui conseilla de solliciter de nouveau son entrée dans une des communautés de Québec. Elzire entra un moment dans les vues de Mme

Lachance et alla visiter l'Asile du Bon-Pasteur, institut voué à l'enseignement et au soin des filles repentantes. Cette communauté des Sœurs du Bon-Pasteur fait donc un bien immense, elle offre donc aux âmes généreuses mille occasions de se renoncer, de s'immoler au service du prochain et à la gloire de Dieu. Qu'est-ce que notre aspirante à la vie religieuse peut désirer davantage? Cependant elle ne se sent nullement attirée vers cette communauté déjà nombreuse et bien organisée, peut-être à cause de cela même qu'elle est bien organisée et sortie depuis longtemps des épreuves et des difficultés du commencement. Toutes ses pensées vont maintenant vers cet institut de rien dont Mlle Turgeon lui a parlé à Ottawa. Elle sait qu'il y aura beaucoup à souffrir dans cette petite congrégation naissante, où règne la plus grande indigence. Mais Dieu lui manifeste plus clairement sa volonté, il lui désigne d'une manière plus précise l'œuvre à laquelle elle doit sacrifier sa vie, elle obéira.

Suivant la pente de son caractère qui ne souffre ni tâtonnements, ni retards, Elzire prit la résolution de demander sans délai son entrée dans ce nouvel institut.

Ce qu'elle fit le 4 novembre 1877, par

une lettre qu'elle adressa à la directrice de l'association projetée à Rimouski. La nouvelle de son admission lui fut communiquée une dizaine de jours plus tard.

Afin d'épargner à ses bons parents les déchirements d'une nouvelle séparation, Elzire leur laissa ignorer et son retour d'Ottawa, et le parti qu'elle venait de prendre, s'imposant par là un sacrifice immense, souffrant de causer ainsi une si grande inquiétude à ceux qu'elle aime tendrement. Un jour, ayant vu venir son père dans l'une des rues de Québec, elle eut le courage de prendre un chemin détourné pour ne pas le rencontrer. Elle avoua avoir fait, en cette circonstance, un acte de renoncement extrêmement coûteux à sa nature sensible.

C'est dans ces dispositions qu'elle partit dès les premiers jours de décembre pour Rimouski.

CHAPITRE V

NOUVEL INSTITUT A RIMOUSKI (1877). Mlle ELIZABETH TURGEON, PREMIERE DIRECTRICE. — ADMISSION DE Mlle LAVERDIERE. — ELLE PREND LE SAINT HABIT SOUS LE NOM DE SOEUR MARIE-ANNE.

Pour faciliter au lecteur l'intelligence de ce qui va suivre, il est à propos de donner quelques détails sur le nouvel institut dans lequel Mlle Laverdière vient d'obtenir son admission.

Dans ses premières tournées pastorales, Mgr Jean Langevin, évêque de Saint-Germain de Rimouski, avait constaté avec peine chez les enfants une grande ignorance de la religion, et aussi un besoin urgent de bonnes institutrices dans la plupart des écoles de son vaste diocèse. Dans

ce but, il avait songé à l'établissement d'une école normale, mais ses tentatives avaient échoué. Pour y suppléer, il forma le projet de fonder une association d'institutrices laïques, sous un costume uniforme, dirigées par des personnes capables de donner outre les procédés pratiques d'enseignement, les principes d'une éducation vraiment religieuse.

A cette fin, Mgr Langevin s'adressa à Mlle Elizabeth Turgeon, de Beaumont, qu'il avait connue à l'École normale de Québec, où elle compléta ses études lorsqu'il y remplissait les fonctions de Principal. Il avait remarqué chez cette élève, outre de rares talents, de l'esprit, de la vertu et du caractère; il n'ignorait pas d'ailleurs ses succès dans l'enseignement. Une personne si bien douée lui paraissait l'instrument propre à mettre à exécution son projet.

Mlle Turgeon arriva à Rimouski le 3 avril 1875, sur les instances réitérées de Mgr Langevin, qui la nomma aussitôt directrice d'une association de pieuses filles, formée quelque temps auparavant, dont les membres devaient se dévouer aux œuvres de charité. Si, pour plusieurs raisons graves, l'évêque ne pouvait songer à la fondation d'un institut religieux, Mlle

Turgeon, de son côté, hésitait, pour des motifs bien légitimes, à entrer complètement dans ses vues et à tenter l'essai d'une institution tout à fait nouvelle dans le pays. Mille difficultés d'ordre matériel et d'ordre moral se pressaient dans son esprit, et lui faisaient considérer comme impossible l'exécution d'un tel projet. Mieux que bien d'autres, elle était capable d'apprécier la sublimité de l'œuvre de l'éducation et de l'instruction. Une expérience de plusieurs années d'enseignement l'avait mise à même de constater l'urgente nécessité de suppléer à la négligence et à l'ignorance d'un grand nombre de parents. Mais comment des institutrices laïques, unies seulement par le lien de l'intérêt, pourront-elles consacrer leur vie à cette œuvre de dévouement ? Il lui semblait que pour une tâche si laborieuse et souvent si ingrate, ce n'était pas trop de tous les secours de la vie religieuse. (1)

(1) Mgr Langevin eut, croyons-nous, le premier, en ce pays, l'idée de fonder un institut de Sœurs tertiaires pour l'instruction des enfants dans les écoles paroissiales.

En France, la Mère Marie Poussepin fonda, en 1695, une association de Tertiaires dominicaines pour l'instruction des jeunes filles dans les *petites écoles* des campagnes et des hameaux. Voir vie de Mère Marie Poussepin, par le R. P. Th. Mainage, O. P., 1914.

En 1852, Madame Du Bourg, Mère Marie de Jésus,

Sa santé, déjà compromise par la tuberculose qui la minait sourdement et qui lui avait fermé l'entrée du monastère des Ursulines de Québec, pourra-elle supporter le fardeau de la direction de la nouvelle institution ? Cependant elle sentait se réveiller en elle, mais d'une manière plus vive, le désir de se consacrer à Dieu.

Cet appel plus pressant de Dieu décida Mlle Turgeon à se charger de cette œuvre, dans l'espoir qu'elle finirait par amener l'évêque à renoncer à son projet et à autoriser les membres de la nouvelle association à se lier par les vœux de religion. Tout d'abord, il leur fut accordé de suivre, avec quelques modifications, la Règle du Tiers-Ordre de Saint François d'Assise, d'en revêtir l'habit, mais avec l'entente formelle que ces Tertiaires ne seraient que des institutrices laïques, sous le nom de Sœurs des Petites-Ecoles. Ce ne de-

fondatrice de la Congrégation des Sœurs du Sauveur et de la Sainte Vierge, fonda elle aussi un institut de pieuses séculières tertiaires sous le nom de *Sœurs des Campagnes*, pour l'instruction des enfants pauvres, et pour l'enseignement du catéchisme aux femmes et aux filles. Madame Du Bourg comprit bientôt que pour le succès de cette fondation il fallait *un costume religieux et des vœux simples*. Voir vie de Madame Du Bourg, par l'abbé J. Bersange, 1890.

Ce fait prouve bien que Mlle Turgeon avait raison d'insister auprès de Mgr Langevin pour l'amener à fonder une congrégation de vraies religieuses.

vait être qu'un essai, car la directrice Sœur Marie-Elizabeth poursuivait toujours, malgré les obstacles, la réalisation de son plan.

Cette petite congrégation d'un nouveau genre était alors logée dans une partie de la vieille église. C'est à cette époque d'organisation temporaire que Mlle Laverdière vint, joyeuse, offrir à sa nouvelle famille, et son dévouement et ses forces. L'adversité avait mûri sa sagesse, affermi sa foi; elle était bien préparée à suivre ses devancières au combat. Ce fut le 4 décembre 1877 qu'Elzire arriva chez les Sœurs des Petites-Ecoles, et le 8, fête de l'Immaculée Conception, elle revêtit l'habit des postulantes. La directrice ne tarda pas à constater que le ciel lui avait envoyé un trésor de vertus dans cette nouvelle recrue. De son côté, Elzire fut vivement impressionnée par la démarche digne et imposante de Sœur Marie-Elizabeth, par sa physionomie expressive, rehaussée par une rare beauté.

Ces deux âmes se comprirent aussitôt; car lorsque Dieu agit dans certaines âmes pour accomplir une même œuvre, il les pousse les unes vers les autres et les rapproche d'une manière irrésistible.

La communauté n'était alors composée

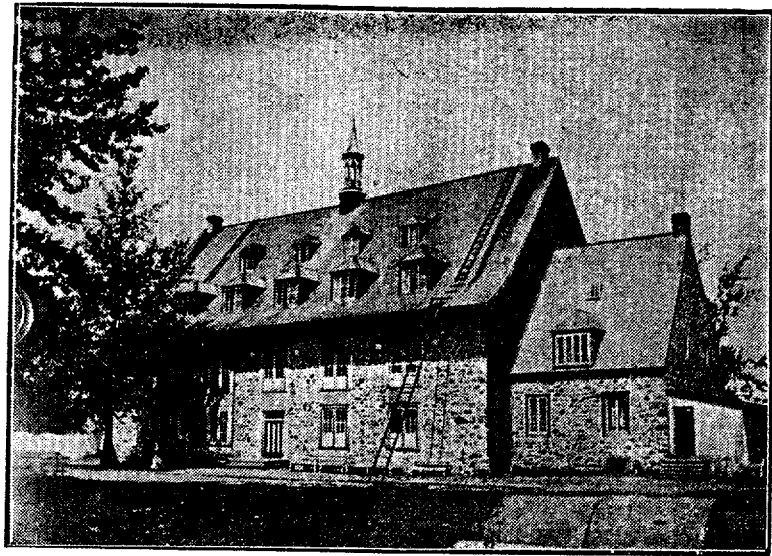
que de cinq novices et de huit postulantes. Depuis septembre 1874, vingt et une étaient venues tenter le nouveau genre de vie et s'en étaient allées, effrayées des privations qu'imposait une indigence extrême.

Dès les premières semaines de son postulat, Mlle Laverdière se montra telle qu'elle avait toujours été : humble, obéissante, mortifiée, recueillie, fervente ; si bien qu'elle fut admise, après deux mois à peine d'épreuve, à prendre le saint habit en même temps que celles qui venaient d'être admises pour la prochaine fête de la Purification. On ne saurait dire avec quel soin Elzire se prépara à ce grand jour de fête, prélude des joies indicibles de sa consécration définitive.

La fête de Noël, sous les frimas du pauvre logis, dans le dénuement de cette nouvelle grotte de Bethléem, eut pour notre aspirante des charmes tout particuliers. On la vit faire de fréquentes visites à l'humble crèche où reposait un tout petit Enfant Jésus.

Une retraite de trois jours précéda la cérémonie de vêtue. C'est ici qu'il faut regretter la destruction du cahier des résolutions et du journal dans lequel Elzire a dû inscrire ses impressions, ses sentiments et ses appréciations des événements

de chaque jour. Privé de ces précieux renseignements, nous devons nous contenter de signaler sa joie à l'approche du jour où il lui serait enfin donné de revêtir l'habit religieux. Mgr l'évêque daigna présider lui-même la cérémonie et imposer le voile des vierges à ces nouvelles novices. Elzire renouvela ses promesses de constance et de fidélité, et, avec sa bonne Mère Marie, elle s'offrit en holocauste. A sa demande, elle reçut le nom de Marie-Anne.



LE VIEUX COUVENT

CHAPITRE VI

LES ANNEES DURES. — LE VIEUX COUVENT.
— CRISE DE DECOURAGEMENT.

Maintenant que Sœur Marie-Anne est parvenue au but de sa vie, le lecteur aimerait sans doute connaître ses impressions sur les principaux événements dont nous venons de faire le récit. Il lui plairait surtout de savoir ce qu'elle a éprouvé à son arrivée à Rimouski, pendant les premières semaines de sa vie dans le Vieux Couvent. Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir satisfaire ce légitime désir du lecteur, Sœur Marie-Anne n'ayant pas laissé de notes sur sa vie intime. D'ailleurs, si aimante et si affectueuse qu'elle soit, la nouvelle novice n'est pas une personne sentimentale ; elle ne cherche pas

l'émotion pour le plaisir qu'elle procure. Pour elle, la vie religieuse ne consistera pas à cultiver la sensibilité, mais à tourner sans cesse la volonté vers Dieu, à tendre par un effort constant vers le souverain Bien, et à écarter tout ce qui pourra la gêner dans son ascension vers l'idéal de perfection qu'elle a entrevu. En un mot, Sœur Marie-Anne est une femme forte qui ne reculera devant aucun sacrifice, qui ne se laissera abattre par aucune adversité ; le but qu'elle poursuit sera toujours présent à son esprit, il lui tardera toujours de l'atteindre et de l'embrasser. Tout ce que nous pouvons affirmer c'est que la nouvelle novice a enfin trouvé sa voie, qu'elle y est entrée avec une détermination inébranlable de ne pas s'en détourner, dût-elle y perdre la vie.

L'entrain avec lequel Sœur Marie-Anne remplit ses devoirs quotidiens, la gaieté qu'elle répand autour d'elle, la bonne volonté qu'elle met à accepter tous les inconvénients et toutes les privations de son nouveau genre de vie, nous disent mieux que les paroles ses dispositions intérieures, et nous font bien voir que rien ne l'a surprise, ni le dénuement de l'habitation, ni la rigueur du régime alimentaire.

Mais quelle sera cette nouvelle vie ?

Cette vie nouvelle n'aura rien d'attrayant pour la nature; bien au contraire, tout contribuera à la mortifier. C'est que depuis la première réunion de 1874 jusqu'à la mort de la vénérée Mère fondatrice, en 1881, la communauté eut à souffrir les plus rigoureuses privations. L'établissement ne possédait ni terrain, ni maison, ni revenu appréciable; les aumônes étaient rares et minimes. La plupart des aspirantes n'apportaient que leur bonne volonté, ne voulant pas risquer dans une association qui pouvait se dissoudre d'un jour à l'autre les quelques épargnes qu'elles pouvaient avoir. Le logement n'avait aucune de ces commodités que l'on trouve dans ceux d'aujourd'hui. Le mobilier se composait de quelques vieilles chaises, de trois tables plus ou moins solides; les ustensiles de cuisine étaient des plus primitifs. Des bûches de bois servaient de sièges à celles qui ne pouvaient s'habituer à s'asseoir sur leurs talons. La lingerie n'était pas mieux garnie que les armoires de la cuisine.

Mais c'était au réfectoire que l'on pratiquait surtout la mortification. Jamais de bœuf, ni de beurre, ni de fruits, ni de sucre, ni d'œufs, ni de lait, etc., sauf en certaines circonstances exceptionnelles.

Des pommes de terre apprêtées avec un peu d'herbes et de lard, ou de suif quand le lard manquait, du pain bis, une infusion d'orge grillée pour breuvage: c'était le menu ordinaire du repas principal. Aussi la faim fut-elle une des souffrances que ne purent supporter bon nombre d'aspirantes.

La rigueur du froid était cependant plus difficile à supporter que la privation de nourriture. Le vent pénétrait par toutes les ouvertures du vieux logis. Il fallait ménager le bois de chauffage, acheté en petite quantité. De plus, la communauté ne pouvant se le procurer prêt à brûler, il fallait au besoin manier la scie et la hache. C'est à scier ou à fendre le bois que Sœur Marie-Anne, toujours active, aggrava considérablement le mal dont elle souffrait depuis son enfance. Pendant la nuit, il n'y avait de feu qu'à l'infirmerie. Les couvertures de lit ne suffisant pas à combattre la rigueur du froid, il fallait bien se résigner à grelotter. « Jamais je n'aurais cru, disait une aspirante, que l'on pût autant souffrir du froid sans mourir. »

Ces souffrances corporelles étaient loin cependant d'égaliser les souffrances morales auxquelles étaient soumises les pauvres

petites Sœurs. Les contradictions, les critiques, les railleries, les mépris, ne leur furent pas ménagés. Selon la prudence humaine, leur entreprise était folie, chimère, extravagance. C'est le propre de l'esprit du monde de condamner à un échec certain toute œuvre qui ne s'appuie pas sur les moyens humains. Pour confondre cette sagesse orgueilleuse, Dieu se sert souvent de ce qu'il y a de plus humble et de plus faible pour exécuter ses desseins et accomplir les œuvres de sa puissance. Rien moins que la protection visible de Dieu ne pouvait soutenir la confiance et le courage de ses humbles servantes au milieu de toutes ces épreuves et de toutes ces persécutions, auxquelles vinrent s'ajouter les attaques malicieuses du démon lui-même. Pendant près d'un an la Sœur directrice, Sœur Marie-Anne et quelques autres compagnes furent témoins de faits capables de glacer d'effroi les plus hardis. La prière fervente triompha de ces ruses infernales.

Au milieu de toutes ces tribulations, Sœur Marie-Elizabeth conservait une patience inaltérable. Un jour, cependant, le trouble envahit son âme. Elle douta de l'issue de l'œuvre qui lui avait coûté jusque là de si grands sacrifices. Les

souffrances de ses Sœurs, le dépérissement de leur santé, causé par des privations dont elle n'entrevoit pas le terme, la jetèrent dans un état de perplexité pénible. Que va-t-elle devenir ? Que vont devenir ces pieuses filles qui mettent en elle toute leur confiance ? Que va devenir ce petit institut naissant ? Toute ressource humaine semble lui manquer. Il ne lui reste pas d'autre parti à prendre que de rendre la liberté à celles qui voudront retourner dans le monde, les assurant cependant qu'elle ira jusqu'au bout de ses forces. De vives protestations accueillirent cette proposition de la Mère fondatrice, si bonne pour toutes, si pleine de sollicitude pour chacune. Toutes les Sœurs de la petite congrégation déclarèrent à la courageuse directrice leur inébranlable résolution de rester auprès d'elle jusqu'à ce que le Ciel ait exaucé leur prière. Une nuit de veille au pied du Saint-Sacrement suivit cette heure d'angoisse. Il fallait faire violence au cœur du divin Maître qui a dit à de pauvres pécheurs appelés à la conquête du monde : « Ne craignez rien, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner son royaume. » Sœur Marie-Anne fut une de celles qui accompagnèrent Sœur Marie-Elizabeth pendant cette

nuit passée aux pieds de Jésus, le suppliant avec larmes de venir au secours de leur détresse.

Notre-Seigneur se laissa toucher par les prières ferventes de ces pieuses filles qui voulaient à tout prix se consacrer à son service; il fit descendre la paix dans ces âmes agitées par la crainte de l'avenir et il affermit leur volonté dans la résolution de poursuivre l'œuvre commencée, malgré toutes les oppositions qu'elles pourraient rencontrer. Le lendemain, la directrice et ses généreuses compagnes reprirent avec une nouvelle ardeur leur train de vie ordinaire.

L'un des meilleurs soutiens de nos inlassables ouvrières dans leur indigence et dans leurs épreuves de toute sorte, c'était la prière. Montalembert a dit : « Le plus grand bienfait du ciel sur une nation, sur une famille, sur un cœur, c'est d'y répandre l'esprit de prière. »

Suivant le conseil évangélique, les pauvres Sœurs de Saint-François priaient pour ainsi dire sans cesse; elles priaient non seulement par leurs oraisons, par leurs supplications, mais encore par leurs chants, par leurs larmes et par leurs douleurs. A la prière se joignaient les lectures et les entretiens spirituels, puis l'étude et la classe sous la

direction attentive de la bonne Mère Marie-Elizabeth, enfin les travaux domestiques et ceux qui venaient du dehors occupaient le reste du temps. Ces divers exercices s'accomplissaient sous le regard de la vierge Marie et en union avec saint Joseph, deux modèles qui eurent toujours la première place dans la dévotion et la confiance de celles qui s'appliquaient de leur mieux à pratiquer, à leur exemple, la pauvreté et l'abandon à la divine Providence.

CHAPITRE VII

EMISSION DES VŒUX ANNUELS. — JOUR DE BONHEUR POUR SOEUR MARIE-ANNE.

Des circonstances providentielles devaient enfin décider Mgr Langevin à céder aux pieuses sollicitations des petites Sœurs d'émettre les trois vœux de religion.

M. le curé de la paroisse de Saint-Donat, dans le comté de Rimouski, et desservant en même temps de la mission de Saint-Gabriel, perdue dans les bois à neuf milles des premières habitations, voyait avec peine les enfants de cette pauvre mission croupir dans l'ignorance faute d'institutrice. Il craignait de ne pas trouver chez ces enfants les connaissances nécessaires pour être admis à la première com-

munion et à la confirmation. Cette préoccupation fatiguait d'autant plus M. le curé de Saint-Donat que Monseigneur devait y faire sa visite épiscopale au mois de juillet suivant. Dans son embarras, il s'adressa à M. le vicaire général et lui manifesta son désir d'avoir des Sœurs des Petites-Ecoles. Celui-ci l'engagea à écrire lui-même à la directrice de l'association, lui promettant d'appuyer sa supplique de tout son pouvoir. C'est le 24 mai 1879 que la demande d'une institutrice pour la pauvre mission de Saint-Gabriel fut adressée à Sœur Marie-Elizabeth. La directrice s'empressa d'assurer l'Ordinaire que l'acceptation de l'école de cette mission répondait à l'un de ses plus ardents désirs, mais elle fit remarquer en même temps avec tout le respect possible qu'elle ne pouvait pas consentir à laisser sortir un membre de sa congrégation avant l'émission des premiers vœux annuels. Monseigneur hésita et garda le silence, laissant la directrice et ses Sœurs dans une vive anxiété. Deux mois s'écoulèrent sans que rien fit prévoir la fin de ces inquiétudes. Mais c'est lorsque la prudence humaine est à bout de ressources que le secours de Dieu se présente d'une manière inattendue.

Le 18 août suivant, les pieux exercices des Quarante-Heures s'ouvrirent dans la modeste chapelle. Le lendemain, un religieux au visage austère, envoyé par M. le vicaire général, se présenta à la porte du couvent. C'était le Révérend Père J. Tielen, de la Congrégation du T. S. Rédempteur, qui, arrivant d'Europe, avait pris le train à Halifax la veille au soir, et faisait halte à Rimouski pour y offrir le saint sacrifice de la messe. Ce bon religieux fut si touché de l'extrême pauvreté de la chapelle qu'il demanda à visiter toute la maison, et à voir la communauté. Il bénit ces humbles servantes du Seigneur et les assura qu'un institut appuyé sur la base d'un aussi grand dénûment ne pouvait s'écrouler. Il engagea la directrice à poursuivre son projet, lui promettant le secours de ses prières et l'appui de sa parole si Mgr l'évêque lui donnait l'occasion de lui parler de ce qu'il avait vu. L'homme de Dieu comprit qu'il était en présence d'une de ces œuvres de la Sagesse divine où triomphent toujours la foi et l'humilité. La prière fervente et persévérante de ces pauvres filles allait enfin être exaucée.

Quelques jours plus tard, Mgr Langevin faisait savoir à la Sœur Marie-Elizabeth qu'il ferait au premier moment libre

la visite canonique de sa communauté. Cet avis fit briller un rayon d'espoir dans tous les cœurs. Le prélat fut satisfait du résultat de sa visite, et, après avoir constaté la ferveur de ses humbles filles et la pureté des intentions de la directrice, il donna son adhésion à la fondation de l'institut projeté. Il fixa au 12 septembre la cérémonie de l'émission des premiers vœux annuels, désirant la faire coïncider avec le trente-cinquième anniversaire de son ordination sacerdotale.

Cette décision subite remplit de joie toutes les Sœurs. Les accents de la plus vive reconnaissance succédèrent aux larmes suppliantes. Sœur Marie-Anne, surtout, était ravie... Au comble du bonheur, elle oublia ses peines, ses sacrifices, les inquiétudes d'une attente prolongée au-delà de ses désirs. Son long noviciat de quatre ans touchait à son terme. Ces années d'épreuves l'avaient affermie dans sa vocation ; il ne lui était plus possible de douter de la volonté de Dieu après avoir passé par d'aussi grandes privations et par d'aussi rudes combats contre sa nature ardente.

Les Sœurs se préparèrent à la pieuse cérémonie de l'émission des vœux par une retraite de quelques jours, pendant les-

quels Marie-Anne, en particulier, répandit devant le Seigneur les prières les plus ferventes et renouvela maintes fois le sacrifice de sa vie à la gloire de Dieu et au service du prochain.

Le 12 septembre, le soleil se leva enfin radieux sur l'événement le plus mémorable de l'institut naissant. C'était un vendredi ; la cérémonie eut lieu dans le pauvre oratoire de la communauté ; elle fut présidée par Mgr Langevin, accompagné de son grand vicaire et de quelques séminaristes. La parure modeste de l'autel, le chant grave des aspirants au sacerdoce qu'accompagnaient les faibles accords d'un antique instrument de musique, la cérémonie elle-même, tout en un mot prêchait à ces vierges, inconnues du monde, la belle simplicité qui devait être l'une des vertus caractéristiques de leur congrégation.

Au chant du *Veni Creator*, treize novices s'avancèrent à quelques pas de l'autel pour recevoir dans la sainte communion le Dieu à qui elles allaient consacrer leur vie pour le servir dans la pauvreté, dans la chasteté et dans l'obéissance. Du plus profond de leur âme et avec les accents de la reconnaissance et de l'amour, elles adorèrent et remercièrent. Elles avaient espéré, leur espérance était comblée.

Après la messe, le pontife bénit les croix que les professes allaient recevoir, et dit en remettant à chacune ce signe sacré : « Recevez, ma fille, la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec amour et portez-la sur votre poitrine avec foi, vous rappelant sans cesse que c'est par la souffrance et la croix que l'on arrive à la gloire céleste. » Avec quelle ivresse chacune de ces nouvelles épouses de Jésus dut presser sur son cœur ce gage de l'alliance spirituelle qu'elles venaient de contracter avec Lui et promettre de n'oublier jamais la pieuse et touchante exhortation du cérémonial.

Le chant du *Te Deum* clôtura la cérémonie. L'assistance se retira, laissant la communauté à son bonheur et à sa joie.

CHAPITRE VIII

EXTENSION DE L'OEUVRE. — SOEUR MARIE-ANNE MISSIONNAIRE ET DIRECTRICE D'UNE ECOLE.

L'heure était venue pour le nouvel institut d'essayer ses forces et de porter ses premiers fruits. Aux années pénibles de tâtonnements et de formation pédagogique et religieuse, allaient succéder les travaux de l'apostolat extérieur de l'enseignement. La fondatrice peut sans crainte permettre à quelques-unes de ses compagnes de répondre à l'appel du Maître, maintenant qu'elles sont unies et fortifiées par le lien de la profession religieuse. Aussi Sœur Marie-Elizabeth s'empressa-t-elle de se rendre à la demande de M. le curé de Saint-Donat. Les circonstances

étaient favorables : la mission de Saint-Gabriel venait d'être érigée en paroisse et le premier curé était déjà rendu à son poste.

Dans une lettre en date du 19 octobre 1879, M. Leblanc disait aux nouvelles missionnaires : « Attendez-vous à souffrir ici. » La souffrance n'était pas pour les effrayer. Formées à son école, elles étaient prêtes à supporter toutes les privations et à braver toutes les intempéries des saisons. Ce fut en effet en plein hiver, le 2 janvier 1880, que Sœur St-Jean-l'Évangéliste et sa compagne prirent le chemin de la pauvre paroisse de Saint-Gabriel.

MM. les curés apprirent bientôt que les Sœurs des Petites-Ecoles avaient accepté l'école de la nouvelle paroisse de Saint-Gabriel et qu'elles donnaient satisfaction. Dès le mois de mars suivant, M. le curé de Saint-Godefroi et M. le curé de Port-Daniel demandaient eux aussi des religieuses pour leur école de l'église. Malgré l'éloignement de ces deux missions et le petit nombre de Sœurs professes, la Mère fondatrice, n'écoutant que son zèle, se rendit à la demande de ces deux curés.

Désignée pour la mission de Saint-Godefroi, Sœur Marie-Anne se prépara soigneusement à prendre la direction de son

école: elle avait à cœur de répondre à la confiance de sa supérieure et de s'acquitter de son devoir avec tout le dévouement possible.

Quelle belle vocation que celle de la religieuse appelée à consacrer sa vie à l'éducation de l'enfance! C'est être artiste, et le plus grand des artistes. « Le peintre, le statuaire, dit saint Jean Chrysostôme, ne peuvent égaler en leurs admirables ouvrages, celui qui sait façonner par ses leçons, l'âme des enfants. » Car le type divin qu'il faut copier et dont il faut reproduire la ressemblance dans l'âme des enfants, est le Christ lui-même.

C'est à cette œuvre sublime et délicate que Sœur Marie-Anne va dépenser les premières ardeurs de son zèle. Elle est bien à la hauteur de sa mission, elle en connaît bien les difficultés, elle n'ignore pas que ce n'est que par le don de soi-même que l'institutrice gagne le cœur des enfants.

Au détachement du cœur, qui lui permettait d'agir dans toute la plénitude de sa liberté, Sœur Marie-Anne joignait, comme nous l'avons vu, l'énergie de la volonté. Douée d'un courage à toute épreuve, rien ne pouvait la déconcerter. Un esprit de foi profond lui faisait voir la volonté de Dieu dans les pénibles de-

voirs de sa charge de directrice et d'éducatrice, et des âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ dans les enfants confiés à sa sollicitude. La fermeté servait de sauvegarde à son autorité. S'il faut du cœur pour être courageux, il faut de la tête pour être ferme. Sœur Marie-Anne se conduisait par principes, et ses principes, elle ne les sacrifiait jamais. Mais elle savait tempérer sa fermeté par la douceur; elle ne parlait, elle n'agissait, et même elle ne punissait qu'avec le plus grand calme. Elle s'efforçait de suivre en tout les leçons pratiques de Mère Marie-Elizabeth, et se conformait en tout point au règlement des classes qui lui avait été prescrit. Pour ce qui regarde les pratiques de la piété chrétienne, Sœur Marie-Anne s'appliquait à inspirer aux enfants une vraie et solide dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et à la sainte Vierge.

Si la religieuse employée à l'enseignement dans les pensionnats a besoin de secours particuliers pour se maintenir dans la ferveur et pour travailler avec constance à sa perfection, combien plus ces moyens spirituels sont-ils nécessaires à celle qui vit isolée dans les campagnes, comme le faisaient autrefois les Sœurs des Petites-Ecoles, et comme le font encore

aujourd'hui les Sœurs du Saint-Rosaire dans quelques unes de leurs missions. Exilée pour ainsi dire dans la Baie des Chaleurs, dans la nouvelle paroisse de Saint-Godefroi, composée en grande partie de pauvres pêcheurs, Sœur Marie-Anne, tout en déployant beaucoup de zèle pour l'avancement de ses élèves, ne négligeait aucun des moyens propres à la faire avancer elle-même dans les voies de la sainteté. A cette fin, elle entretenait une correspondance suivie avec sa supérieure, lui faisait part de ses pieuses industries pour maintenir la discipline et le bon esprit dans sa classe, lui demandait des conseils pour sa propre conduite, et épanchait son âme dans celle de sa bonne Mère Marie-Elizabeth. Celle-ci, en retour, l'encourageait, lui témoignait une grande confiance, lui communiquait ses peines, ses tribulations, et se recommandait à ses ferventes prières.

La plus grande partie de ces lettres ayant été détruites, nous sommes malheureusement privés de la connaissance de nombreux détails qui nous auraient aidé à pénétrer plus intimement l'intérieur de cette âme privilégiée. Nous le regrettons d'autant plus qu'à cette époque Sœur Marie-Anne souffrait de peines intérieures qui lui rendaient encore plus lourd le far-

deau de chaque jour. Heureuse de partager la croix de son divin Maître, elle ne perdit ni la paix, ni la sérénité de son âme, se rappelant que, enfants de la croix et des plaies de Jésus-Christ, nous ne pouvons pas espérer de salut, si nous ne savons pas souffrir avec notre divin modèle.

Malgré ces épreuves par lesquelles Dieu se plaisait à la faire passer, et peut-être même à cause de ces épreuves, Sœur Marie-Anne voyait le succès couronner ses travaux. En 1881, le curé de Saint-Godefroi exprimait à Mère Marie-Elizabeth sa vive satisfaction, et il ajoutait son appréciation sur la directrice de son école : « Sœur Marie-Anne est d'un courage et d'un zèle à toute épreuve, aussi d'une piété solide et tendre. Son mérite doit être bien grand. »

Ce témoignage, malgré sa concision, prouve bien que Sœur Marie-Anne n'a pas perdu son temps pendant son court séjour à Saint-Godefroi. Il serait intéressant de savoir d'une manière plus précise à quelle source notre humble éducatrice alimentait sa piété, mais, à défaut de documents, nous pouvons bien supposer, sans crainte de nous tromper, qu'elle devait puiser surtout dans sa dévotion à la sainte Eucharistie la lumière qui éclairait son in-

telligence, la force qui soutenait son courage, le feu divin qui embrasait son cœur. Rien d'étonnant alors qu'elle ait fait en si peu de temps de rapides progrès dans les voies de la perfection religieuse. « La grâce, excellente ouvrière, a dit Bossuet, se plaît quelquefois à renfermer en un jour la perfection d'une longue vie. »

CHAPITRE IX

MALADIE ET MORT DE MÈRE MARIE-ELIZABETH.
— INCENDIE DU SEMINAIRE DE RI-
MOUSKI. — DEMENAGEMENT DES SOEURS
DES PETITES-ÉCOLES.

Le Seigneur a parfois sur les instituts religieux des desseins si mystérieux qu'ils déroutent toutes les prévisions humaines. L'épreuve prend alors les caractères les plus étranges... Dieu veut une œuvre, et tout à coup il nous semble qu'il enlève les moyens de l'accomplir. O secrets jugements de l'inscrutable Sagesse! C'est par l'un de ces coups terribles que Dieu va bientôt frapper le nouvel institut des Sœurs des Petites-Ecoles.

Mère Marie-Elizabeth, nous l'avons vu, était l'âme et le soutien de cette congré-

gation naissante. Toutes ses compagnes s'appuyaient sur ses vertus, sur son courage ; elles ne voulaient avancer que soutenues par sa main ferme et guidées par sa sage administration. Mais la divine Providence ne l'entendait pas ainsi : ses calculs ne sont pas nos calculs. « Dieu seul, » telle devra être la devise de ces femmes apôtres.

Si les privations imposées par l'extrême pauvreté de la nouvelle congrégation, et si les luttes pénibles qu'avait soutenues Mère Marie-Elizabeth n'avaient pas ébranlé sa volonté, ni abattu son énergie, elles avaient épuisé ses forces, déjà affaiblies par la tuberculose qui la minait depuis quelques années. Ce mal impitoyable se manifesta le 20 mars 1881 par des crachements de sang, qui se répétèrent sans indices alarmants jusqu'au 23 au soir, alors qu'en toute hâte, on fut obligé d'appeler le confesseur de la communauté et le médecin.

Ses premiers soins n'ayant pas produit de résultats satisfaisants, le médecin crut prudent d'avertir la malade qu'elle ne verrait pas le lendemain si le mal s'accroissait un tant soit peu. Cette triste nouvelle jeta la consternation parmi les membres de la petite famille, qui se rendirent vite compte de la gravité du dan-

ger lorsqu'elles virent le prêtre se préparer à administrer les derniers sacrements à leur supérieure mourante. Croyant toucher à ses derniers moments, la bonne Mère réunit toutes ses forces pour faire à ses filles ses dernières recommandations auxquelles toutes répondirent par des sanglots.

Le 26, vers minuit, la vénérée Mère ayant eu de nouveaux crachements de sang, le confesseur s'empressa de lui appliquer l'indulgence *in articulo mortis* et de réciter les prières des agonisants. Mais peu à peu elle reprit vie, à la grande surprise du médecin qui ne pouvait s'expliquer comment elle pouvait ne pas succomber à de si fréquentes et à de si fortes hémorragies. Le bon Dieu voulait sans doute ménager aux Sœurs employées dans les missions la joie de revoir leur Mère et de recevoir sa dernière bénédiction.

Le 5 avril de cette année, Mgr Langevin eut la douleur de voir son séminaire diocésain, le fruit de tant de soucis et de travaux, devenir la proie des flammes. Cette pénible nouvelle ne fut communiquée à Mère Marie-Elizabeth que jeudi, le 7. Elle en fut très affligée et dit aux Sœurs qui l'entouraient : « Le bon Dieu va vous

demander un nouveau sacrifice » et sur l'heure même, elle fit savoir à Mgr l'évêque que les Sœurs des Petites-Ecoles, malgré leur dénuement, étaient prêtes à abandonner en faveur des directeurs du séminaire la maison qu'elles occupaient et à se transporter dans celle qu'il voudrait bien leur assigner.

Il faut savoir combien ardu avait été le labeur de ces courageuses ouvrières pour apprécier la grandeur du sacrifice qu'elles accomplissaient en cette fâcheuse circonstance. Afin de faire de l'intérieur de cette maison délabrée un logement convenable, elles avaient manié le marteau, la truelle et le rabot; elles avaient blanchi à la chaux les plafonds et les murs de deux étages. Et c'était au moment de jouir de ces améliorations qu'elles y renonçaient spontanément.

Un tel dévouement et un tel désintéressement apportèrent un peu de consolation à Mgr Langevin dans l'affliction qui l'accablait, et il accepta l'offre des pauvres Sœurs des Petites-Ecoles, en priant Dieu de les récompenser d'un si grand sacrifice par une prospérité toujours croissante, et par la conservation des jours de leur bonne supérieure.

M. le grand vicaire Langevin possédait,

à cette époque, une maison située sur le côteau, dont une partie n'était pas occupée. C'est ce nouveau local que la petite famille habita pendant deux ans. Le déménagement se fit dans les conditions les plus pénibles, à cause de la saison du printemps, de la pauvreté de la communauté, et de la triste nécessité où elle se trouvait de laisser dans le vieux logis sa chère Mère supérieure, incapable de suivre ses filles désolées.

L'installation dans la nouvelle habitation se fit promptement, les pièces étant petites, peu nombreuses, à peine suffisantes pour les besoins les plus urgents, et l'ameublement réduit à l'indispensable. Au milieu de ces tribulations, les Sœurs constatèrent par elles-mêmes « que de la croix découle un parfum céleste qui adoucit toutes nos peines et nous fait marcher avec un saint transport. » (Bossuet.)

Pendant les deux mois, du 9 avril au 9 juin, que Mère Marie-Elizabeth fut obligée de passer dans sa chambre, au milieu du bruit des allées et venues des écoliers, elle fut toute à Dieu dans la souffrance comme elle avait été toute à Lui dans l'action. Parfaitement résignée à sa volonté sainte, elle Lui abandonnait sa famille religieuse, non sans désirer vive-

ment pouvoir la rejoindre. Cette joie lui fut encore accordée. Après quelques jours d'un mieux sensible, on put, le 9 juin, la transporter sans trop de fatigue à la nouvelle résidence de la communauté, où elle fut reçue au milieu de l'allégresse générale. Malgré une grande faiblesse et une toux opiniâtre, tout danger prochain semblait disparu.

Pendant les semaines qui s'écoulèrent jusqu'au 15 août, la Mère fondatrice put s'entretenir avec ses Sœurs, revoir celles qui avaient passé l'année dans les missions, leur donner ses derniers conseils et leur faire ses dernières exhortations. Avec quelle expansion et quelle tendresse elle dut s'ouvrir surtout à Sœur Marie-Anne, cette fidèle religieuse qui n'avait jamais violé la moindre de ses recommandations, et à qui elle désirait confier la tâche si importante de la formation des novices de l'institut.

Mais la fin était proche. Dans la nuit du 16 au 17 août, la mourante à qui les supplications les plus ardentes n'avaient pas obtenu quelques années de plus sur la terre, entra en agonie et, pendant que le prêtre récitait les prières de la recommandation de l'âme, elle rendit le dernier soupir, le visage empreint d'une paix céleste.

Les funérailles de la vénérée Mère eurent lieu à la cathédrale le 19 août. Le service solennel fut chanté par M. le grand vicaire Edmond Langevin, confesseur de la communauté. Mgr l'évêque présida l'absoute et reconduisit jusqu'au cimetière les restes mortels de la religieuse dont il avait su apprécier les talents, les vertus et le dévouement.

Deux choses font une amitié solide : l'affection et la fidélité. Unie très étroitement par ces deux liens à Mère Marie-Elizabeth pendant la vie, Sœur Marie-Anne n'en fut pas complètement séparée par la mort; elle lui resta unie aussi fidèlement et aussi affectueusement par le souvenir. Car aucune Sœur ne ressentit plus vivement qu'elle la perte irréparable que la congrégation naissante venait de faire par la mort prématurée de sa bien-aimée fondatrice.

CHAPITRE X

PREMIERES ELECTIONS CANONIQUES DANS LA COMMUNAUTE — MERE MARIE-ANNE, MAITRESSE DES NOVICES. — SA DIREC- TION.

Sous le choc de l'épreuve qui venait de l'assaillir, le faible institut des Sœurs des Petites-Ecoles semblait devoir sombrer. Déjà, au dehors, la rumeur circulait que la communauté allait se disperser. Mais la protection de Dieu sur les justes leur est promise principalement dans le temps des afflictions ; Dieu, comme un bon père, se plaît à leur témoigner alors la fidélité de ses soins. A cette heure, peut-être la plus critique de son existence, la petite congrégation ne fut pas abandonnée par la divine Providence.

Mgr l'évêque, résolu à maintenir une

institution de laquelle il espérait beaucoup de bien, fit savoir à ses filles affligées qu'il procéderait immédiatement aux premières élections canoniques. En effet, le 23 août 1881, il se rendit à la résidence temporaire de la communauté, accompagné de son grand vicaire, et les plus anciennes professes, au nombre de dix, furent appelées à déposer leurs suffrages. Mère Marie-Elizabeth ayant, avant sa mort, exprimé ses désirs au sujet des nouvelles officières, chacune des Sœurs s'y conforma scrupuleusement, de sorte que l'élection se fit dans la plus parfaite harmonie. Sœur Marie-Anne fut élue maîtresse des novices.

A la vue de la tâche difficile et pleine de responsabilités qui lui était imposée dans des conditions propres à lui créer des embarras, Mère Marie-Anne n'était pas sans inquiétude. Elle devait non seulement initier ses novices à la vie spirituelle, mais encore leur enseigner les matières du cours d'études, la pédagogie, la musique et les ouvrages domestiques. La charge était lourde et elle en comprenait toute l'importance, mais confiante en Dieu et forte de sa bonne volonté, elle se mit à l'œuvre avec toute l'ardeur de son âme.

Le noviciat se composait alors de trois

professes, d'une novice et de deux postulantes, auxquelles vinrent bientôt se joindre quatre nouvelles aspirantes.

La charge de maîtresse des novices demande une grande droiture de jugement, une parfaite égalité d'humeur, une douce condescendance, une fermeté toujours accompagnée de charité, une piété solide et une conduite exemplaire. Toutes ces qualités nécessaires, on le comprend, à une maîtresse des novices, étaient réunies dans Mère Marie-Anne; il ne lui manquait qu'un peu plus d'âge, mais elle avait acquis à l'école du Saint-Esprit et sous la direction de la sage fondatrice, toute la maturité d'une ancienne religieuse. De plus, elle avait reçu de Dieu une aptitude rare pour discerner les esprits, don indispensable à la directrice qui doit conduire les âmes dans les voies de la perfection.

Les âmes diffèrent entre elles ainsi que les fleurs d'un parterre. Comme la conduite des âmes est une agriculture spirituelle, il faut savoir donner à chacune les soins que réclament ses qualités, ses défauts, son caractère particulier. Aussi la nouvelle directrice du noviciat ne songea-t-elle pas à former ses novices sur le même moule, à leur imprimer la même physio-

nomie ; elle avait trop de bon sens pour commettre cette erreur. A chacune elle savait donner le conseil opportun, adresser le reproche convenable, dire le mot d'encouragement qui relève et soutient. Elle ne tendait pas non plus à étouffer le naturel mais à le perfectionner.

Ce que cette excellente maîtresse voulait obtenir avant tout de ses novices, c'était le renoncement parfait. Elle les engageait à accepter de bon cœur les nombreuses privations auxquelles elles étaient soumises, à ne jamais se plaindre de la souffrance, à aller même au devant de ce qui coûte et mortifie. Par des épreuves variées, elle savait stimuler les natures délicates, sensibles, attachées à leur volonté propre. « Vous ne mourrez à vous-même, disait-elle à une novice qui se récriait contre l'humiliation, qu'autant que vous voudrez bien mourir. Allons, pas de lâchetés au service du bon Dieu ! » C'est bien l'application de la parole de l'Évangile : « En vérité, en vérité je vous le dis, si le grain de froment tombé en terre ne meurt pas, il reste seul, mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. » (S. Jean, XII, 24). Ce verset exprime l'idée de la régénération par la mort. « Le grain de froment ne renferme-t-il pas, dit le

P. Calmes, un germe merveilleux de fécondité ? Et cependant, pour se reproduire et se multiplier, il doit être mis en terre, se corrompre et périr. Il en est de même de la vie de l'âme... L'esprit, le principe vital, c'est le germe qui doit renoncer à la vie terrestre, en livrant à la corruption son enveloppe charnelle, et obtenir la vie supérieure de la gloire. » (1) O la belle doctrine et combien propre à élever les âmes encore neuves au-dessus des choses périssables de ce monde, et à leur faire désirer les biens immortels de la patrie céleste ! C'est là tout le travail du noviciat.

Pour parvenir à ce parfait détachement de toute chose, pour faire mourir l'esprit humain qui ne peut que nous égarer, l'esprit de foi est indispensable; il faut marcher constamment dans la vive lumière qui jaillit des vérités éternelles. Habitée depuis sa jeunesse à vivre dans cette atmosphère sereine du monde surnaturel, la directrice apprenait à ses filles à considérer toute chose des yeux de la foi, et elle leur recommandait souvent de raviver leur foi en répétant la prière des apôtres: « Seigneur, je crois, mais augmentez ma foi. »

(1) Evangile selon S. Jean, p. 123.

Sur les fondements de la foi et du renoncement, elle voulait établir la vie intérieure que Jésus exige des âmes qui lui sont consacrées. Elle indiquait avec précision à ses novices les moyens d'arriver à cette vie d'union intime avec Dieu; elle insistait tout spécialement sur le recueillement et le silence.

Mère Marie-Anne exigeait de plus l'exactitude dans la régularité, une fidélité constante aux plus petits usages, aux moindres recommandations. Sous ce rapport, elle était inflexible; faisant suivre toujours la théorie de la pratique, elle remédiait du même coup aux lacunes d'un règlement incomplet.

L'intelligente maîtresse s'appliquait à convaincre ses novices de l'importance de ces petites pratiques que le monde traite de minuties et qui sont cependant, dans les communautés, des digues puissantes contre la violation des plus graves devoirs. « Les petites pratiques, par cela seul qu'elle sont petites, disait-elle, nous servent efficacement à la pratique des vertus les plus essentielles. Mettons donc notre joie à être fidèles surtout dans ces petites choses qui plaisent infiniment à Dieu. » Elle leur démontrait que la vertu d'obéissance, fondement et principe de

toute vie religieuse, reposait tout entière sur cette fidélité. Aussi faisait-elle quelquefois violence à son cœur pour punir, même avec éclat, un léger manquement, afin de prévenir le danger de plus grandes infractions. Un jour, à la récréation, la bonne Mère supérieure vint visiter les novices. Belle occasion pour la zélée directrice d'éprouver l'obéissance de ses filles. « Il nous faut du chant, dit-elle, pour égayer notre Mère, que chacune y mette du sien. » Et, tour à tour, elles furent invitées à honorer d'un peu d'harmonie une si aimable visiteuse. Chacune y alla avec empressement de sa petite chanson. Mais l'une d'elles, qui n'avait jamais ajusté les cordes de sa voix à un instrument quelconque, s'excusa en disant : « Je ne suis pas capable. » Après le départ de la révérende Mère supérieure, la novice fut vivement réprimandée de son peu de générosité à se renoncer, et elle fut si fortement impressionnée de cette leçon d'humilité, qu'elle resta profondément convaincue de la nécessité de combattre l'amour-propre en tout et partout.

Mère Marie-Anne découvrait aisément les légères infractions qui eussent échappé à un œil moins vigilant. Elle avait introduit au noviciat la lecture quotidienne

de quelques versets de l'Imitation de Jésus-Christ, et elle voulait que cette pratique portât des fruits. Parfois, au moment où elle s'y attendait le moins, une novice était interpellée de cette façon : « Voyons, ma sœur, qu'avez-vous lu aujourd'hui dans l'Imitation ? » Si la novice s'avouait coupable d'un oubli ou d'une omission, la directrice lui imposait ordinairement pour pénitence d'aller faire cette lecture devant la communauté réunie et de lui en rendre ensuite un compte exact. Rien n'échappait à sa vigilance : sonner un exercice quelques minutes après l'heure fixée, négliger de demander une permission, laisser des miettes de pain sur la table, etc., tout cela lui fournissait l'occasion d'exciter la ponctualité des novices. « Rien n'est petit dans le service de Dieu », disait-elle souvent.

Un zèle aussi actif aurait fini par fatiguer celles qui en étaient l'objet, si une douce charité n'en avait tempéré l'ardeur. Comme l'âme de la loi divine c'est d'aimer et de tout faire par amour, Mère Marie-Anne avait grand soin de ne pas laisser le feu de l'amour divin se refroidir dans son cœur. Elle en alimentait le foyer par l'oraison et par de fréquentes affections. C'est par une prière fervente qu'elle

demandait chaque matin à Dieu la force, le calme, la sérénité, l'abnégation et le dévouement, qui lui étaient si nécessaires dans l'exercice de sa charge. Qui nous dira les élans de cette âme aimante vers son Dieu, et les épanchements de ce cœur brûlant dans le cœur de Jésus ? Vierge humble autant que chaste, Mère Marie-Anne ne laissait rien paraître au dehors des faveurs que le Saint-Esprit lui accordait, des lumières dont il inondait son âme.

L'humilité a été placée par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même à la base de la vie chrétienne. La maîtresse du noviciat, convaincue que la meilleure manière d'enseigner c'est de faire, et qu'on n'approche de Dieu qu'en s'abaissant, s'appliquait depuis longtemps à l'oubli d'elle-même et à la recherche des humiliations. Aussi ses entretiens spirituels sur l'humilité étaient-ils avant tout pratiques. Elle faisait considérer cette vertu comme le fondement de la vie religieuse, et elle indiquait, comme source de paix, la disposition habituelle à s'humilier constamment pour l'amour de Dieu. Elle attirait souvent l'attention de ses novices sur l'inscription suivante : « Aucune ne persévérera ici si elle n'a résolu de s'hu-

milier de tout son cœur. » C'est à la pratique de cette vertu si difficile qu'elle exerçait quotidiennement ses filles, et, dans ce but, elle ne souffrait pas la moindre excuse en réponse à un reproche, à une réprimande, méritée ou non.

Une postulante ayant fait parade pendant la récréation des connaissances assez complètes qu'elle avait acquises sur les mathématiques, la directrice qui n'avait pas paru faire attention à la conversation, s'empressa le lendemain de l'envoyer au tableau noir. Elle lui donna à résoudre un problème compliqué, capable d'embarrasser un vieux géomètre. Notre postulante s'y perdit aux premiers chiffres. « Mais quoi, reprenait, à chaque mauvais coup de crayon, l'habile éducatrice, vous n'en savez pas assez long pour vous démêler avec d'aussi petites difficultés ? Ce n'était pas la peine d'étaler, hier soir, votre science des chiffres et des mesures. » L'élève, confondue, comprit la leçon. C'est à cette même postulante, devenue professe, qu'elle écrivait plus tard la lettre suivante, pour la prémunir contre la vaine complaisance.

« J'ai reçu votre bonne lettre dans laquelle vous me donnez d'encourageantes nouvelles. J'en remercie Dieu, car c'est

lui seul qui peut nous favoriser de la grâce du succès. Soyez courageuse et pensez souvent à la magnifique couronne réservée à la sœur des Petites-Ecoles parfaitement fidèle aux devoirs de sa vocation, etc.»

Mère Marie-Anne comprenant que l'esprit de pauvreté est le mur de défense des communautés religieuses, avait à cœur d'inspirer à ses filles un vrai mépris de tout ce que le monde convoite, et les engageait à rechercher ce qui répugne à la nature, à se complaire même dans le manque du nécessaire. A cette fin, elle retranchait sans pitié ce qui était superflu. Remarquait-elle qu'une novice avait le moindre attachement à une image, à un livre, etc., elle avait soin de l'enlever et de le remplacer par un autre moins agréable. Elle donnait une tunique rapiécée à celle qui paraissait en désirer une meilleure, un voile jauni par les années à celle qui en voulait un neuf. Une postulante ayant manifesté de la répugnance à revêtir une vieille tunique, elle lui fit porter pendant un jour entier ses habits de séculière, ce qui suffit à lui faire vaincre ce reste de vanité.

Dans ses entretiens familiers, Mère Marie-Anne revenait souvent sur la néces-

sité pour une religieuse de s'attacher à sa vocation, d'avoir un vrai zèle pour sa sanctification, de garder son cœur « avec un soin extrême, parce que c'est de lui que procède la vie, » selon la parole de l'Esprit-Saint. Enfin elle mettait ses novices en garde contre les dangers du moindre laisser-aller, et recommandait une sévère modestie des yeux, du maintien, et la correction du langage.

Son esprit de prière lui faisait trouver des charmes à entretenir ses filles de l'oraison si essentielle à la formation religieuse; ses exhortations les aidaient à surmonter les difficultés qui se rencontrent presque toujours dans les commencements. Eclairées et encouragées par des avis si pratiques, elles s'y exerçaient avec une sérieuse application.

Comme les afflictions que Dieu nous envoie peuvent aisément changer de nature, selon l'esprit dont on les reçoit, Mère Marie-Anne avait appris de bonne heure à recevoir les contrariétés avec calme et résignation à la volonté divine, de sorte que rien ne semblait troubler la douce sérénité de son âme. Cette heureuse disposition de la pieuse directrice se manifeste bien dans une lettre qu'elle écrivait à une professe : « Je dérobe quelques mo-

ments à mes nombreuses occupations pour répondre à vos questions au sujet de la méditation. Je vous répondrai d'après saint François de Sales, que nous devons faire oraison pour le seul motif de faire la volonté de Dieu. Eh bien ! ma chère Sœur, si c'est le bon plaisir de notre divin Maître que vous soyez en sa présence comme dans une espèce de léthargie, ne vous troublez pas de votre état puisque Dieu le veut. Soyez bien résignée à tout ce qu'il vous envoie et ce sera la meilleure marque par laquelle vous reconnaîtrez que vos méditations sont bonnes. C'est la félicité de ce monde de faire en tout et sans cesse la volonté de Dieu, et de tâcher de lui être agréable dans les moindres choses... C'est en lui qu'il faut chercher toutes les douceurs de la vie. Répondez au murmure que voudrait faire entendre la nature par cette belle parole de Notre-Seigneur : « Que votre volonté soit faite et non la mienne. » Que cette parole intérieure soit votre respiration. Bon courage ! car dès lors qu'on pratique la vertu, il faut s'attendre à toutes sortes de souffrances. Je vous assure que je ne vous oublie pas dans mes pauvres prières. Santé, bonheur, succès. »

Les Sœurs des Petites-Ecoles, pour at-

teindre le but de leur institut doivent vivre isolées dans les paroisses ; elles sont exposées par là même à des dangers particuliers contre lesquels la zélée directrice ne manquait pas de prémunir ses novices. C'est pourquoi elle les exhortait vivement à se dévouer sans réserve à l'œuvre si méritoire de l'éducation et de l'instruction des enfants ; elle leur énumérait les qualités que doit avoir une institutrice religieuse pour s'acquitter dignement d'une tâche aussi délicate ; elle s'appliquait d'une manière particulière à l'enseignement du catéchisme, afin que chacune pût préparer convenablement ses élèves à la première communion et aider plus efficacement le curé de la paroisse où elle serait envoyée.

A la charité fraternelle, au respect de l'autorité qu'elle s'efforçait d'inculquer à ses filles, Mère Marie-Anne voulait que chacune joignît une vénération profonde pour le ministre de Dieu et pour les Mères fondatrices.

La lettre suivante adressée à une de ses novices est pleine de précieux enseignements, que nous nous reprocherions de passer sous silence.

« J'ai reçu votre bonne lettre et j'y réponds immédiatement. N'oubliez pas que la devise d'une religieuse doit être « aimer,

souffrir et mourir. » Dites souvent : Me voici pour faire votre volonté, ô mon Dieu. Ecoutez souvent Jésus qui vous demande de lui donner sans réserve et sans retour votre âme, votre corps, votre cœur, votre esprit, votre volonté, tout votre être et toutes ses facultés, pour en disposer souverainement et selon son bon plaisir. Il vous demande de souffrir avec amour vos dégoûts, vos ennuis, vos délaissements, de pratiquer la générosité en toutes vos actions. Ayez beaucoup de patience avec les petits enfants que Notre-Seigneur vous a confiés. Pensez que vous êtes religieuse des Petites-Ecoles pour le soin de ces jeunes âmes. Confiez-vous en Dieu et reposez-vous en lui pour toute chose; soyez certaine que, puisqu'il veut se servir de vous pour procurer sa gloire, il vous donnera tout ce qui vous est nécessaire pour le travail auquel il vous destine : intelligence pour comprendre, force pour résister à la fatigue, à l'ennui et au dégoût, énergie pour continuer sans défaillance, patience pour attendre l'heure du succès, esprit de foi pour rapporter tout à Dieu. Je prie beaucoup pour vous afin que vous soyez toujours fidèle dans les plus petites choses. De votre côté, ne nous oubliez

pas afin que nous soyons de vraies épouses de Notre-Seigneur. »

Les entretiens intimes de Mère Marie-Anne étaient imprégnés de charité et de bonté. « Je me rappelle avec émotion, dit l'une de ses novices, comment elle m'excitait à recevoir avec amour l'auguste sacrement de l'Eucharistie, à aller au Tabernacle avec une confiance toute filiale, dans mes craintes, mes doutes et mes ennuis. Tout est là, disait-elle avec un accent qui trahissait ses sentiments. »

Outre la dévotion à la sainte Eucharistie dont elle parlait avec effusion de cœur, elle s'efforçait d'ouvrir les âmes à l'amour du Cœur de Jésus, de la sainte Vierge et de saint Joseph. Elle se plaisait à recommander en temps opportun les dévotions spéciales que l'Eglise nous engage à pratiquer, mais elle ne voulait pas de bigoterie, ni de singularité.

A l'époque solennelle des vêtures et des professions, combien la bonne Mère redoublait de dévouement pour y préparer ses filles. Comme elle savait ce que valent les âmes et la gloire du Seigneur, elle ne voulait rien omettre pour que ces germes qui venaient croître et se développer dans l'atmosphère vivifiante de la vie religieuse eussent une floraison splendide

et donnassent des fruits savoureux. Pour obtenir ces résultats, elle voulait que ces rameaux puisassent leur sève à la vigne mystique qui est Jésus-Christ. La pieuse directrice dont l'âme était si limpide, rêvait pour l'âme de ses enfants la transparence du cristal. Son regard s'illuminait quand elle leur parlait de la beauté de la virginité et quand elle les exhortait à conserver sans tache ce fragile trésor.

A la gravité et à la réserve que lui imposait sa charge, Mère Marie-Anne savait allier la gaieté, la bonne humeur, l'expansion joyeuse. Aussi, une confiance toute filiale répondait à sa bonté qui savait concilier le devoir avec la tendresse maternelle. De son cœur et du cœur de ses filles, la joie débordait au dehors. On riait, on s'amusait en dépit des privations de tout genre. Les récréations qui suivaient les repas où l'on avait manqué du nécessaire, ou encore celles pendant lesquelles on faisait l'apprentissage du maniement des outils, étaient pétillantes de gaieté et de plaisanteries. Sous la transformation de l'amour, tout devient matière à perfection; la faim, le froid, les peines même, servent à louer Dieu. Les jours de congé étaient salués avec d'autant plus d'entrain que souvent en été la

bonne maîtresse aimait à organiser une promenade ou un repas champêtre dans un bocage peu éloigné du couvent. Cet agréable délassement sous les bois ou en plein soleil dilatait les cœurs et reposait les corps fatigués par le travail. Avant de quitter le bocage, les novices étaient invitées à chanter l'hymne de la joie et de la reconnaissance, le *Magnificat*, devant l'image de la Madone fixée à un arbre.

Le chant, cet admirable écho des âmes, avait une large part aux récréations de cette pieuse famille que le Ciel devait regarder avec complaisance. La joyeuse maîtresse recourait souvent à ce moyen efficace de dérider les visages et d'élever les cœurs à Dieu. Le chant de pieux cantiques lui apportait aussi à elle-même un suave adoucissement au milieu des souffrances qu'elle eut à endurer pendant les dernières années de sa vie.

De tout ce qui précède, nous pouvons conclure, sans crainte de nous tromper, que Mère Marie-Anne formait ses novices à la vraie et solide piété, et qu'elle leur communiquait le véritable esprit religieux, l'esprit de mortification, de dévouement et de sacrifice. Ses enseignements sont conservés comme un précieux dépôt non seulement dans les annales de la con-

grégation mais aussi dans le cœur de ses filles bien-aimées, qui s'appliquent à suivre fidèlement les leçons d'une directrice vraiment animée de l'Esprit de Dieu.

CHAPITRE XI

EPREUVE SUPREME. — MORT DE MERE MARIE-ANNE.

Pendant que les heureuses novices de Mère Marie-Anne rivalisaient de zèle pour répondre à sa sollicitude ; pendant que celle-ci, de son côté, affermissait de ses exemples sa sage direction et qu'elle contemplait avec joie les fleurs des vertus qui s'épanouissaient par ses soins, le ciel se couvrait de nuages et l'orage grondait à l'horizon. Les conditions particulières dans lesquelles la maîtresse du noviciat exerçait ses fonctions étaient de nature à lui créer bien des embarras et à gêner considérablement sa liberté d'action. Relevant entièrement de l'Ordinaire pour l'admission et le renvoi des sujets, elle eut

beaucoup à souffrir, pendant les trois dernières années de sa vie, de la part de certaines novices peu propres à la vie religieuse et incapables de se soumettre sans réplique au règlement du noviciat. Tout en réussissant à protéger les âmes de bonne volonté contre l'influence du mauvais exemple et de l'insubordination, elle gémissait en silence, aux prises avec des difficultés qui venaient chaque jour exercer sa patience et sa charité.

Jésus, le divin époux des âmes, voulant associer Mère Marie-Anne à sa gloire devait d'abord lui donner part à ses souffrances, à ses humiliations, et lui faire comprendre que toute la perfection religieuse est renfermée dans la croix. Pour cette raison, la persécution ne lui fut pas épargnée ; elle fut en butte à l'envie et à la jalousie, à toutes ces mauvaises passions que le démon sait mettre en jeu quand il veut empêcher le bien de s'accomplir ou jeter une âme dans le découragement. De fausses accusations contenant matière à une déposition de charge et formulées avec une adresse propre à mystifier l'homme le plus sage et le plus prudent, furent portées contre elle à l'évêque et au confesseur de la communauté. Dans cette circonstance critique et en face

de ces graves accusations qui faisaient planer un doute sur la conduite d'une religieuse considérée jusque là comme irréprochable, les opinions se partagèrent. Assurée de la pureté de ses intentions et sachant que la plus douce consolation d'un cœur affligé, c'est la pensée de son innocence, Mère Marie-Anne laissa passer l'orage et le glaive de la douleur s'enfoncer jusqu'aux fibres les plus intimes de son âme sensible et délicate, sans prendre les moyens de se justifier. C'était bien cette fois la crise finale en vue du port ; c'était le douloureux travail qui achevait de polir la pierre précieuse qui devait entrer bientôt dans le mur de la Jérusalem céleste.

Nous avons dit qu'à l'âge de dix ans, Mère Marie-Anne avait contracté une hernie et que, sous les travaux trop pénibles des débuts de la congrégation, cette infirmité s'était aggravée considérablement. A l'été de 1885, elle crut devoir demander des soins particuliers. Ces soins ne lui ayant procuré qu'un faible soulagement, la bonne Mère supérieure lui proposa de voir le médecin. Soit crainte d'imposer à la communauté des dépenses trop onéreuses, soit esprit de mortification ou délicatesse extrême, elle n'osa accepter cette proposition. Pour lui épargner

la fatigue des escaliers, la Mère supérieure la dispensa de suivre les novices à la cour et au réfectoire. Sa cellule donnant sur la chapelle, la vue du Tabernacle fut pour Mère Marie-Anne une source de consolations dans ses heures de tristesse.

La légitime inquiétude des novices, à la vue de leur maîtresse souffrante, se devine aisément. Elles se demandaient avec inquiétude si ses forces pourraient soutenir longtemps encore les fatigues de sa charge. Toutefois, malgré ses malaises continuels, la zélée directrice n'omettait rien des exercices du noviciat. « Nous l'avons vue, disent ses filles, quitter son lit, quoique très souffrante, et se traîner là où le devoir l'appelait. » Quand la douleur la retenait dans sa cellule, elle les y réunissait pour les exercices particuliers. En maladie comme en santé, rien n'échappait à sa vigilance maternelle et, jusque dans les bras de la mort, au moment de franchir les bornes de l'au-delà, elle sut donner l'exemple d'une admirable fidélité.

Sa grandeur d'âme savait voiler sous les excuses les plus délicates, sous le calme de son visage, ses souffrances physiques et morales. Si des compagnes compatissantes et dévouées ne lui avaient arraché

quelques confidences, si certains faits établissant une preuve véridique, n'avaient mis au jour ce que son silence aurait enfoui dans la bière, jamais nous n'aurions connu toute la perfection de sa patience et de sa résignation pendant les dernières années de sa vie. Il est impossible que sous ce pressoir, Mère Marie-Anne n'ait pas eu des moments de cruelle agonie. « Dieu seul sait ce que j'ai souffert, disait-elle, quelques heures avant de mourir, mais j'en suis heureuse. » Sur la fin de sa vie, entrevoyant peut-être déjà l'aurore du jour éternel, elle entretenait souvent ses filles de la nécessité de la souffrance.

Pour adoucir l'amertume de son calice et pour se fortifier dans les heures de luttés, sans lumière et sans réconfort humain, elle réclamait plus souvent que jamais de ces pieux cantiques qui élèvent l'âme et la consolent. Souvent elle ouvrit elle-même la récréation du soir par ce cantique, chant de l'exilé fatigué de la terre et soupirant après le repos de l'éternelle béatitude :

*Laisse-moi quitter cette terre,
Je veux aller à toi;
Mon doux Sauveur et tendre Père
Bientôt appelle-moi.*

Les novices, pleines d'affection pour leur bien-aimée directrice, prévenaient parfois ses désirs en accompagnant leurs travaux du congé hebdomadaire d'un peu d'harmonie. La malade oubliait tous ses maux quand, de sa cellule, elle entendait sa sœur cadette, alors novice, chanter de sa voix douce et forte l'un de ses cantiques de choix.

Les derniers jours de cette fervente religieuse sur la terre ne sont plus qu'un long épanchement de son cœur dans le Cœur de son divin Epoux ; son âme semble planer déjà au-dessus des plaines sablonneuses de l'exil ; elle aime, elle prie, elle chante. Elle chante les tendresses infinies de l'Ami par excellence ; elle chante jusqu'au milieu des larmes que lui arrache la douleur, jusque sous les coups qui la brisent. Soutenue par de telles aspirations, elle conserve sa paix rayonnante et profonde, son sourire plein de charmes, qui sera sur ses lèvres jusqu'à son dernier soupir.

Lorsque Dieu règne dans une âme, il y répand la joie. Les saints ignorent la tristesse sans espoir. « Les saints, sous les plus rudes épreuves, a dit un auteur, ne perdent jamais au ciel de leur âme, l'azur tranquille d'un beau soir... Chez

eux, les larmes ne voilent jamais complètement la divine lumière qui éclaire leur front et leur regard. »

Un jour, une compagne surprit la bonne Mère qui baignait de larmes brûlantes son crucifix. « C'est une rare faiblesse, dit-elle, que Dieu daignera me pardonner, je l'espère. » — « Mais quelle recette avez-vous, lui dit cette consœur, pour supporter si courageusement des maux si accablants ? — Quand je sens l'affaissement me gagner, je vais au tabernacle, ou encore je médite sur mon crucifix, puis avec mon cantique *Aller au Ciel dans ma patrie...* tout devient radieux, serein. »

Au mois de mai 1886, le mal sembla faire des progrès, la faiblesse augmenta, la pâleur du visage s'accrut davantage. Cependant la patiente disait ne pas remarquer de changements notables. Dans une lettre aux missionnaires, la révérende Mère supérieure leur recommandait de prier pour la maîtresse des novices qui remplissait plus difficilement les devoirs de sa charge. Première sacristine depuis son élection comme directrice du noviciat, elle voulut préparer encore elle-même la modeste décoration de l'autel pour le mois du Sacré-Cœur de Jésus. Elle y mit l'ins-

cription suivante : Voici mon cœur, âme fidèle ; je le découvre à ton amour.

Un des premiers jours de juin, elle appela à son lit sa sœur Mathilde, Marie de l'Eucharistie, et elle lui fit avec plus d'expansion qu'à l'ordinaire quelques confidences et plusieurs recommandations, puis, ayant demandé tous ses cahiers de notes, elle fit brûler tous ceux qui renfermaient une note personnelle quelconque. Elle avait dit gaiement à quelques sœurs, au cours du mois de mai : « Je me prépare à vous jouer bientôt un beau tour. »

Le vendredi précédant la fête de la Pentecôte, qui tombait cette année-là le 13 juin, Mère Marie-Anne exhorta ses novices à s'animer des dispositions propres à favoriser la venue du divin Paraclet. A la joie de cette grande fête, elle voulut ajouter une surprise agréable pour ses filles. A leur retour de l'office des vêpres à la cathédrale, elle dit : Qui veut un entretien spirituel ? Toutes approuvent et s'approchent de leur dévouée directrice qui leur présente un plateau de tarte délicate qu'elle avait faite avec un pain de sucre d'érable qu'une postulante avait reçu d'un parent. Ce fut un cri d'étonnement suivi d'une délectable collation. Pauvres enfants, elles ne se doutaient nul-

lement que dans trois jours leur aimable maîtresse ne serait plus.

Le soir, à l'heure ordinaire des instructions, elles les réunit toutes et les entretint longuement. Elle résuma ses divers enseignements sur la garde du cœur, le respect de l'autorité, la charité fraternelle, l'esprit de pauvreté, d'obéissance et la fidélité aux petites choses. Elle leur parla, cette fois encore, du prix de la souffrance et de l'abnégation.

L'accent de sa voix et ce langage énigmatique « n'oubliez jamais ce que je vous répète ce soir ; soyez toujours fidèles à ces recommandations, etc., » donnèrent l'éveil. « Notre Mère maîtresse va mourir, dit en pleurant l'une d'entre elles, au sortir de l'exercice, » Les autres ne savaient que penser de ce qu'elles venaient d'entendre et se retirèrent le cœur serré d'angoisse. Sur le reproche que lui fit une sœur de cette trop grande fatigue : « Je voulais leur redire toutes ces choses encore une fois, » répondit-elle.

Le lendemain elle ne put se rendre à la sainte messe. Les deux novices qui remplissaient tour à tour auprès de leur directrice l'office d'infirmières, réussirent à calmer un peu la violence des douleurs. La nuit de lundi à mardi ayant été mau-

vaise, la révérende Mère supérieure crut prudent d'appeler le médecin qui déclara le cas grave, mais sans danger immédiat. Il promit de revenir le vendredi suivant, étant forcé de s'absenter pour quelques jours. Dès lors l'appréhension d'une issue fatale étreignit tous les cœurs.

Au matin du 16, il était facile de voir par l'altération de ses traits que la malade souffrait beaucoup. On décida de placer son lit dans une chambre plus spacieuse, isolée du dortoir. Pendant la nuit de mercredi à jeudi où deux sœurs ne la quittèrent pas, le mal devint très aigu et inspira des craintes sérieuses. Parfaitement soumise à la volonté de Dieu, la chère maîtresse, toujours édifiante dans ses grandes souffrances, ne demandait que des prières. Quelques novices se rendirent à la chapelle y faire l'heure sainte pour son soulagement. Dans un moment de répit, elle nomma la sœur qui serait appelée à la remplacer dans son office, et celle qui succéderait à la révérende Mère supérieure qui était en charge pour trois ans encore. Elle assura, de plus, que deux novices qui comptaient persévérer dans la maison, la quitteraient avant longtemps. Contrairement à toutes les prévisions, les événe-

ments prouvèrent que la pieuse mourante ne s'était pas trompée.

Le lendemain matin, jeudi, après la messe, la vénérée Mère supérieure, alarmée de l'état de la malade, avertit M. le grand vicaire qui la confessa et l'entretint longuement ; puis on fit appeler le médecin qui conseilla l'administration des derniers sacrements, quoique rien ne fit redouter une fin prochaine. Cette nouvelle fut accueillie par la mourante avec une joie visible. Pas la moindre appréhension du redoutable passage, contraste frappant avec la frayeur instinctive que Mère Marie-Anne éprouvait à la vue d'un cadavre. C'est que pour elle ce n'est pas la mort qui s'approche, c'est l'aube de la délivrance qui se lève, c'est l'appel du Bien-Aimé qui résonne à l'oreille de son épouse fidèle.

Bien que très faible, la chère Mère voulut voir une dernière fois, en particulier, chacune de ses novices. Pour toutes, elle eut un mot d'encouragement, une recommandation opportune. Une postulante, le cœur gros de larmes, se permit de lui demander : « Mère, persévérerai-je dans cette maison ? » — « Oui, répondit-elle, après un moment de réflexion, mais non sans difficultés. » En effet, cette aspirante

fut forcée d'interrompre son noviciat par une maladie qui l'obligea de retourner dans sa famille.

C'est à la suite de cet entretien, vers neuf heures du matin, que le confesseur de la communauté apporta à la mourante le saint Viatique et lui administra l'Extrême-Onction. Qui pourrait dire les saintes ardeurs de ce cœur virginal et les ineffables douceurs dont il fut rempli dans cet instant si solennel ? Abîmée pour jamais en Dieu, elle savourait, dans le silence et le recueillement le plus profond, les avant-goûts de la vision béatifique et semblait dire : Je le tiens pour le temps et pour l'éternité.

Après son action de grâces, la vénérée Mère laissa échapper le trop plein de son cœur : « Que je suis heureuse, répétait-elle, on ne peut l'être davantage. Ne pleurez pas, disait-elle à ses chères filles éplorées, la vie est courte, nous nous reverrons bientôt. Et puis le ciel paiera tous nos sacrifices. Je ne vous oublierai pas je veillerai encore sur vous. Chaque matin, affirmait-elle à une compagne de la première heure, j'éprouvais un plaisir nouveau à revêtir mon habit religieux, et combien j'étais réjouie de vivre dans cette petite congrégation. — Allez droit à Jésus

dans toutes vos peines et il vous consolera. Qu'il fait bon, à la mort d'avoir souffert quelque chose pour Dieu ! Je vous le disais bien que je vous jouerais un beau tour. » En attendant, /de sa fenêtre, les joyeux accords de la fanfare du séminaire, elle se mit à battre la mesure de ses doigts et à répéter, le visage tout illuminé : « Le ciel... oh ! le ciel... oui, le ciel ! »

Ces accents de sainte ivresse trahissaient les élans de son âme vers les célestes parvis. Comptant ne pas voir la fin du jour, elle appela sa sœur Marie de l'Eucharistie qui la remplaçait dans la direction du chœur des chanteuses, et lui désigna le cantique à chanter le lendemain aux exercices du mois du Sacré-Cœur.

A 11.15 heures, la cloche sonna l'examen particulier. « Allez, dit-elle à ses novices, faire votre examen puisque c'est l'heure ; je vais moi-même faire cet exercice. En effet, elle récita avec grande piété les prières préparatoires et parut s'examiner tout de bon. Exemple inoubliable d'exactitude et de fidélité ! L'examen terminé, la chère mourante dit à la garde-malade : « Prévenez notre Mère supérieure que je m'en vais, ma langue se paralyse. « Il était alors 11.30 heures.

En grande hâte, on réunit la communauté et on appela le prêtre qui appliqua l'indulgence *in articulo mortis* à l'agonisante. A la vue de ses novices, elle chercha d'un regard anxieux celle qu'elle savait être le plus profondément affligée. Elle ne parlait plus, mais l'expression de joie dont son visage était empreint disait assez que chaque battement de son cœur était un essor vers le ciel. Le chapelet enlacé à son bras défaillant, le crucifix entre ses doigts, sans lutte, sans convulsions, le sourire sur les lèvres, elle fixa les yeux sur le tableau du divin Cœur de Jésus, puis elle rendit l'âme dans ce dernier acte d'amour.

Il était 7 heures du soir, les cloches de la cathédrale annonçaient l'angelus ; elles semblaient annoncer en même temps le passage de cette humble vierge de cette vie misérable à la vie bienheureuse. Désolées et ravies à la fois, les sœurs contemplaient cette scène pleine de grandeur comme le coucher d'un soleil radieux. Le pieux confesseur visiblement ému ne put dire que ces mots : « Mes sœurs, dans votre congrégation, si petite qu'elle soit, on se sanctifie. » Les sœurs restèrent longtemps près de cette dépouille chérie. Une postulante étonnée du sourire et du

regard encore vif qu'elle remarquait sur les lèvres et dans les yeux de sa vénérée maîtresse, disait en pleurant : « Elle nous l'avait bien dit qu'au-delà du tombeau, elle nous suivrait encore. »

Il est facile de concevoir la perte immense que faisaient et l'institut et son récent noviciat en la personne de cette religieuse si accomplie, enlevée à l'affection de toutes à l'âge de 32 ans seulement.

L'inhumation de ces restes si chers fut retardée jusqu'au lundi, 21 juin, pour permettre à l'une de ses sœurs, religieuse à Québec, d'y assister.

Depuis la fondation de la congrégation, le service des sœurs était chanté à la cathédrale. Par une remarquable coïncidence, le temple divin se trouva, ce jour-là, magnifiquement décoré de tentures blanches et de fleurs naturelles, emblème de l'innocence et de la virginité.

Monseigneur l'Evêque et bon nombre des membres du clergé qui se trouvaient réunis à Rimouski, daignèrent assister aux funérailles de la pauvre sœur des Petites-Ecoles. Sa précieuse dépouille fut inhumée dans le cimetière de la ville, où reposaient déjà les corps de la regrettée Mère Marie-Elizabeth et de trois autres compagnes.

Sur cette tombe qui vient d'être confiée à la terre, on est porté à répéter ces paroles de la divine Sagesse : « Oh ! combien est belle la race chaste lorsqu'elle est jointe avec l'éclat de la vertu ! Sa mémoire est immortelle et elle est en honneur devant Dieu et devant les hommes. » (Sagesse, IV, I.)

Le lys est caché pour un temps, mais de ses corolles éclatantes de blancheur et de ses étamines d'or s'exhalera bientôt un parfum délicieux qui se répandra au loin.

CHAPITRE XII

QUALITES ET VERTUS DE MERE MARIE-ANNE.
—TEMOIGNAGES DIVERS.—CONCLUSION.

Pour nous donner une idée de ce qu'est l'homme juste « qui, dans le chemin de la vie, n'a pas suivi les conseils, les lois, les opinions des impies contraires à la voie, à la loi de Dieu, le Saint-Esprit, dit le bienheureux Bellarmin, prend l'image d'un arbre planté sur le bord des eaux, dans la meilleure condition par conséquent. Il y a des arbres qui ne produisent que des feuilles et pour peu de temps ; d'autres pour toujours, mais leurs fruits sont trop précoces ou trop tardifs ; d'autres enfin conservent bien leurs feuilles, et donnent leurs fruits en leur temps, mais tous ces fruits n'arrivent pas à maturité.

Il n'y a donc d'arbres véritablement parfaits que ceux qui conservent leurs feuilles et qui poussent tous leurs fruits à maturité. Tels sont les pins, les palmiers, les oliviers, auxquels l'Écriture compare ordinairement les hommes justes. Ces justes plantés et enracinés, comme dit l'Apôtre, dans la charité, sont par le cœur voisins de cette fontaine vive où ils puisent toujours l'eau de la grâce : ils font à propos leurs bonnes œuvres, tout leur tourne à bien, et ils croissent toujours en honneur et en gloire. Méprisés quelquefois par les gens du monde, ils sont honorés par les sages, et ce qui est plus, par les anges et par Dieu lui-même. Et cela non seulement en cette vie, mais ils produisent leurs fruits en leur temps, puisqu'ils gagnent cette vie éternelle, qu'ils doivent recevoir après leur mort. » (Explication des Psalmes, tome 1er, p. 4.)

Cet admirable portrait de l'âme juste, de l'âme religieuse en particulier, Mère Marie-Anne l'a reproduit avec une rare perfection. Par le récit de sa vie, le lecteur a pu se faire une idée de la beauté de cette âme douée des plus belles qualités naturelles et surnaturelles et prévenue de bonne heure des dons de l'Esprit-Saint.

La grâce est offerte à tous les hommes, mais tous sont loin d'y correspondre dans une égale mesure, et elle ne profite pas à tous également non plus. « Nous n'avons que trop l'habitude, dit le P. Faber, d'avaler nos grâces sans mâcher ; nous n'extrayons pas la moitié de ce que Dieu y a mis de doux, de nourrissant et de médicinal ; nous sommes trop vifs avec elles, trop impétueux dans l'usage que nous en faisons ; nous ne les développons pas. » (1) La fidèle correspondance à la grâce, voilà donc le secret de la sainteté. Et comme le bon usage d'une grâce en attire d'autres, de quel trésor spirituel peut s'enrichir une âme généreuse qui se prête au travail du divin jardinier ; qui, semblable à la branche chargée de fruits, se laisse tailler, émonder de tout bois superflu, même de toute fleur inutile. Ni oisive, ni empressée, mais toujours attentive au maître divin qui parle au-dedans, Mère Marie-Anne ne s'est jamais relâchée dans le soin de sa perfection ; elle s'est toujours tenue exposée à la lumière du vrai soleil de justice, qui est Jésus-Christ, de sorte que vivement éclairée elle n'a jamais perdu de vue le but où elle tendait, elle s'est tou-

(1) Conférences spirituelles, p. 229.

jours élevée vers une sainteté plus haute, laissant la grâce opérer librement dans son âme son travail de purification et de sanctification.

Dans ces conditions favorables et animée de ces heureuses dispositions, notre fervente religieuse, arrosée des eaux fécondes de la grâce, a porté les trois fruits recommandés dans l'Écriture, selon un grave et pieux auteur : « Le froment, qui est la foi, le soutien de l'âme ; l'huile, qui est l'espérance, qui adoucit les peines d'attendre, par la promesse de voir ; le vin, qui est la charité, la plus parfaite des vertus. » (Bossuet, Méditations sur l'Évangile, 2e partie, VIe jour.)

Et d'abord Mère Marie-Anne envisageait toute chose au point de vue de la foi, c'est-à-dire à la lumière des vérités éternelles. Heureuse l'âme qui sait voir ainsi : toute sa conduite diffère de celle qui ne voit et ne juge que par les sens. Qui peut dire l'influence d'une foi profonde, simple, éclairée ? L'esprit de foi, voilà ce qui a fait la force de Mère Marie-Anne. Elle aimait à rappeler la vaillance des martyrs qui par la foi ont vaincu le monde et conquis le ciel. Elle saluait avec une joie toute particulière la fête de l'Épiphanie, et n'omettait jamais

d'inviter ses filles à remercier Dieu, en ce jour, du grand bienfait de la foi.

Sa correspondance, ainsi que nous l'avons vu dans les lettres déjà citées, s'est imprégnée de cet esprit de droiture surnaturelle qui lui fait éviter toute recherche curieuse sur les vérités de la religion. « Quand vous aurez besoin pour votre sanctification, disait-elle, un jour, à l'une de ses novices en quête de réponses subtiles, de la connaissance de ces hautes questions théologiques, vous vous adresserez à votre confesseur. »

Mère Marie-Anne n'eut jamais d'autre guide dans les voies de Dieu que sa raison éclairée par la foi et son directeur ordinaire de conscience. Lorsqu'elle eut lieu de croire que la calomnie lui avait enlevé la confiance de son père spirituel, elle n'en demeura pas moins soumise et respectueuse, ne réclamant jamais, même à l'article de la mort, une direction étrangère pour y trouver soulagement et consolation. « Je remercie Dieu, disait-elle, quelque temps avant de mourir, à une consœur, de me donner la force d'agir ainsi, » avouant avoir retiré de cette conduite un grand profit spirituel, et déclarant que, suivant son opinion, chez la plupart des âmes

à qui la direction ordinaire ne suffit pas, il y a manque d'esprit de foi.

La foi nous montre le souverain bien pour que l'espérance le désire et l'attende. On a toujours remarqué chez l'humble servante de Dieu une espérance ferme, inébranlable dans les promesses divines. En dépit de tous les obstacles, elle s'est toujours abandonnée avec une confiance filiale aux soins de la divine Providence. Elle avait un talent merveilleux pour dissiper les appréhensions que le démon cherchait à faire pénétrer dans le cœur de ses filles, et elle savait au besoin relever leur courage abattu.

Toute la vie de Mère Marie-Anne peut se résumer dans ce seul mot : elle a aimé. Comment aurait-elle pu ne pas s'appliquer à croître sans cesse dans la charité, puisque sans cette vertu tout le reste n'est rien ? Son amour pour Dieu a été vif, ardent, généreux ; elle ne lui a rien refusé. Les sacrifices inouïs qu'elle s'est imposés pour répondre à l'appel divin le prouvent d'une manière éclatante. L'amour seul a pu la soutenir dans les voies difficiles par où Dieu l'a fait passer ; c'est parce qu'elle se sentait vivement attirée qu'elle a surmonté tous les obstacles qui se sont dressés sur son chemin, depuis

la fin de ses études jusqu'à son entrée dans la vie religieuse. Et comme c'est aimer trop facilement Jésus-Christ que de ne souffrir rien pour l'amour de lui, Mère Marie-Anne lui a immolé ses pensées, ses désirs, ses affections, elle lui a donné son cœur sans réserve, elle lui a sacrifié sa volonté, son jugement ; elle lui aurait donné son sang plutôt que de se séparer de lui. Cet amour, elle l'entretenait et le ravivait sans cesse par la dévotion à la sainte Eucharistie, qui a été vraiment le centre et l'attrait particulier de sa vie. Aussi mettait-elle son bonheur à se tenir le plus longtemps possible aux pieds du divin Prisonnier et à exhorter fréquemment ses novices à une tendre dévotion envers ce Dieu d'amour. Sa charité se manifestait aussi par une effective compassion pour les besoins de notre sainte mère l'Eglise et pour ceux des âmes militantes et des âmes souffrantes.

Une âme qui vit de la foi vit aussi de la prière. Prier devient un besoin, une nécessité. Mère Marie-Anne aimait à prier, elle priait sans cesse, elle priait avec un cœur plein de foi, avec un cœur plein de charité. « Je ne l'ai jamais vue inactive un seul instant, disait une de ses compagnes ; aux heures libres, elle priait,

dans les promenades, elle priait encore ; elle ne laissait jamais s'éteindre le flambeau de sa prière, elle priait toujours. »

Si pure et si élevée était la charité de Mère Marie-Anne qu'elle paraissait se soucier peu des jouissances, des consolations de la vie dévote. Elle mettait ses filles en garde contre les illusions de la sentimentalité. « Savourer les douceurs divines, disait-elle, est facile à tous ; mais s'humilier, souffrir, mourir à soi-même, vouloir n'être connu que de Dieu seul, voilà véritablement l'amour. » Non seulement elle le connaissait, cet amour solide et vrai, mais elle le mettait en pratique. On serait tenté de répéter à son sujet ce qu'un religieux disait de sainte Jeanne de Chantal : « Je ne sais si l'amour divin a jamais eu de domination plus absolue sur une âme et s'il s'en peut trouver une plus abandonnée à son bon plaisir. » L'amour de Dieu ne va pas sans l'amour du prochain. C'est la loi du Seigneur. Mère Marie-Anne n'était pas de ces âmes qui veulent que Dieu souffre tout d'elles-mêmes, et qui ne peuvent rien souffrir de personne : sa charité envers le prochain était irréprochable. Jamais une parole désavantageuse à son endroit ; elle fut toujours bienveillant, officieuse, délicate en-

vers tous. Elle sut traiter avec des prévenances maternelles, avec une douceur inaltérable, avec un visage ouvert, des personnes qui répondaient à ses avances par des dédains et des mépris, par une insolence poussée jusqu'à la persécution. Comme on le voit, sa charité ne consistait pas en de vaines paroles, elle était pratique, elle avait véritablement le caractère de la charité de Jésus-Christ pour nous.

Les vertus théologales ne se développent pas dans une âme fidèle, elles n'atteignent pas leur perfection, sans y faire croître en même temps les autres habitudes surnaturelles que nous appelons les vertus cardinales et les vertus morales. C'est dire que Mère Marie-Anne n'en a négligé aucune, qu'elle les a pratiquées toutes avec un égal soin, avec une égale bonne volonté. L'obéissance, la mortification, la simplicité, la chasteté brillèrent d'un éclat particulier dans cette épouse fidèle du Christ.

Mère Marie-Anne se fit remarquer partout et toujours par sa parfaite obéissance. « Au foyer paternel, affirme l'une de ses sœurs, je ne l'ai jamais entendue murmurer contre les ordres parfois rigides de nos bons parents. Elle disait souvent à ses jeunes frères et sœurs à qui l'o-

béissance paraissait coûter : « Papa ou maman l'a dit, il faut obéir de bon cœur. » « Jamais, affirment les compagnes de sa vie religieuse, nous n'avons entendu de sa part une réplique quelconque aux obédiences données ; jamais nous n'avons remarqué un oubli dans l'accomplissement des moindres recommandations, une infraction volontaire aux plus légères prescriptions du règlement et des coutumes. Les faits à l'appui de cette assertion sont nombreux : il suffira d'en citer quelques uns.

La vénérée Mère fondatrice avait recommandé aux sœurs de se charger d'un morceau de bois en montant aux étages supérieurs. Cette recommandation ne regardait pas évidemment celle qui était chargée de quelque fardeau. Un jour, Mère Marie-Anne devant porter au troisième étage un paquet lourd et embarrassant, il lui fallut trouver moyen d'y joindre un morceau de bois, malgré les représentations de la compagne qui l'aidait et qui n'eut pas d'autre réponse que cette simple parole : « Notre Mère l'a dit. »

Dans un entretien spirituel, Mère Marie-Elizabeth avait conseillé à ses filles de prendre en priant une posture très respectueuse, afin de fixer davantage l'at-

tention : se tenir, par exemple, légèrement inclinée. Mère Marie-Anne suivit cet avis avec une scrupuleuse exactitude. Elle ne se dispensa pas de cette pratique un peu fatigante, même lorsque le mal qui la conduisit au tombeau ne lui permettait de se tenir à genoux qu'avec de grandes douleurs.

Un dimanche, on l'a vue se rendre à la cathédrale pour assister aux offices publics, ayant sur la tête un capuce d'une grandeur démesurée et propre à exciter la risée. Elle n'en témoigna pas le moindre déplaisir. Mère Marie-Elizabeth, pour éprouver sa vertu sans doute, ne lui avait pas dit de le changer. — Un mot de sa supérieure était un ordre du ciel pour cette religieuse obéissante et toute opposition venait se briser contre l'invariable « notre Mère l'a dit. »

« J'aime beaucoup à travailler avec Mère Marie-Anne, disait l'une de ses compagnes ; avec elle, il est impossible de n'être pas parfaitement silencieuse et exacte ; au premier son de la cloche, elle quitte tout et ne répond que par un signe quand cela suffit. »

Il n'y a que les âmes parfaitement humbles qui arrivent à cette entière abnégation de la volonté propre. Racheté par

l'humilité et la croix de son Sauveur, comment le chrétien peut-il songer à s'élever et à enfler son cœur ? Cependant, rien de plus naturel que l'amour-propre ; rien aussi de plus difficile à déraciner. Car l'amour-propre ne tient pas moins au cœur que les membres tiennent au corps. Terrasser complètement ce redoutable adversaire conduit à la souveraine perfection du christianisme. Aussi Mère Marie-Anne s'est-elle appliquée dès sa jeunesse à plier sa volonté au joug de l'obéissance, a-t-elle fait une guerre sans merci à l'amour-propre, à ce ravisseur de la gloire de Dieu. Aimer la vie cachée, chérir l'obscurité de sa pauvre congrégation, se taire, voiler habilement la beauté de son âme et les trésors de grâces que le Saint-Esprit y avait accumulés, se plaire dans les mépris, supporter avec une patience inaltérable les propos malveillants, présenter toujours un visage calme aux paroles blessantes, tels furent, nous l'avons vu, les différents degrés d'humiliation par lesquels la fidèle amante de Jésus a passés pour arriver à l'oubli complet d'elle-même.

La mortification accompagnait en cette vertueuse sœur le travail de l'humilité. Avec sa gaieté habituelle, elle se prêtait à

tout ce qui fait souffrir ; elle recherchait même ce qui plaît le moins, ce qui gêne davantage, et cela sans singularité aucune. Dans sa longue maladie, elle semblait avoir pris pour pratique de ne rien demander, de ne rien refuser. Que de vertus dans ce « rien » !

L'humilité rend l'homme sincère, elle le tient dans la vérité et dans la justice ; elle préserve de la manie de faire le mystérieux et l'important. La simplicité de l'âme est aussi rare que la véritable humilité, tant il est vrai que nous sommes naturellement portés à la dissimulation, au déguisement, au mensonge. Cette aimable simplicité que nous admirons dans la colombe, a toujours conduit Mère Marie-Anne dans la voie étroite et serrée de la perfection chrétienne. Elle a été droite avec Dieu, droite avec le prochain, droite avec elle-même. Elle ne pouvait souffrir la moindre dissimulation dans ses novices. Cette parfaite droiture de caractère ne lui permettait pas de transiger avec son devoir. L'œil fixé sur Dieu, elle n'attendait que de lui seul la récompense de ses bonnes œuvres. « Avec notre Mère Maîtresse, dit l'une de ses filles, les détours, les finesses, les déguisements, sont vite mis en lumière. Il faut voir ses défauts et

chercher bonnement à s'en corriger avec énergie et constance. » Elle voulait la droite vaillance que recommande si éloquemment sainte Thérèse. « Allons, disait-elle un jour à une de ses filles qui manquait de courage en face du sacrifice, il faut être femme forte, jamais petite femme. » L'âme droite et simple ne peut souffrir la moindre injustice : aussi Mère Marie-Anne était-elle obligée de faire violence à la vivacité de son caractère pour supporter en silence les injustices commises à son égard.

« La charité est la gardienne de la chasteté, et la charité loge chez l'humilité, » dit saint Isidore de Séville. La chasteté est la grande parure des âmes consacrées à Dieu ; son éclat rejaillit sur les autres vertus et ajoute à leurs attraits. « Bien heureux ceux qui ont le cœur pur. » « On a le cœur pur, dit Bossuet, quand on réserve aux yeux de Dieu ce qu'on fait de bien ; qu'on se contente d'être vu de lui, et qu'on ne fait pas servir la vertu comme un fard pour tromper le monde, et s'attirer les regards et l'amour de la créature. » (Médit. sur l'Évangile). Humble, charitable, mortifiée, Mère Marie-Anne a gardé la sainte chasteté avec un soin jaloux pendant toute sa vie. Elle pratiquait une sé-

rière modestie des yeux et du maintien. Jamais elle ne se permit la moindre familiarité, ni le moindre laisser-aller dans ses manières. Sa direction, si ferme et si sage sur ce point, nous fait voir combien elle estimait la belle vertu, et avec quel soin elle évitait tout ce qui aurait pu ternir la pureté de son cœur.

Les personnes qui ont connu Mère Marie-Anne, soit dans le monde, soit dans la vie religieuse, s'accordent à dire qu'elles l'ont toujours considérée comme une âme d'élite, douée d'une vive intelligence et d'une perspicacité peu ordinaire. Entre autres témoignages, nous citerons celui de son ancienne maîtresse, la révérende Mère Saint-Timothee.

« Elzire fut une élève modèle. D'abord, elle possédait une grande piété, elle avait un amour d'enfant envers la sainte Vierge; la sainte Eucharistie faisait ses plus chères délices. Elle se préparait avec une ferveur angélique à recevoir cet auguste sacrement. D'une énergie peu commune, quand on lui signalait un défaut, elle cherchait à s'en corriger et, à cette fin, cette âme généreuse ne reculait devant aucune humiliation...

« Notre chère élève se faisait remarquer encore par son empressement et son dé-

vouement à rendre service ; elle était aimable, prévenante, respectueuse pour ses maîtresses, et, avec ses compagnes, elle savait se faire toute à toutes ; aussi était-elle chérie de toutes les élèves, petites et grandes...

« Comme en tous les cœurs bien nés, la fleur de la reconnaissance s'épanouissait à l'aise en cette chère enfant. Je ne saurais dire avec quelle effusion elle m'exprimait ses sentiments de gratitude, surtout après avoir reçu son brevet. Elle me disait : « Comment vous remercier de toutes vos bontés et surtout de la fermeté que vous avez eue pour m'aider à me corriger de mes défauts. » Et plus tard, étant religieuse, elle me renouvelait l'expression de sa reconnaissance, me disant : « Après Dieu, je vous dois ma vocation ; la semence que vous avez jetée en mon âme et l'instruction que vous m'avez donnée m'ont fourni les moyens de me consacrer à Dieu dans la vie religieuse. »

Les quelques lignes qui suivent sont extraites des notes personnelles d'une des Mères fondatrices : « Ma bien-aimée sœur et compagne Marie-Anne, qui vient de mourir, nous a donné l'exemple de toutes les vertus pendant sa vie et encore davantage pendant sa longue et cruelle maladie.

Sa fidélité aux plus petites observances a été en tout temps admirable. Dans les souffrances et les contrariétés crucifiantes, son abandon, sa patience et sa paix m'ont grandement édifiée. Elle a fait la mort d'une sainte. »

Une de ses compagnes du noviciat se plait elle aussi à faire l'éloge de sa sœur Marie-Anne.

« J'ai connu notre bonne Mère Marie-Anne dès le début de son noviciat. Je puis dire en toute sincérité que, depuis son entrée dans notre congrégation jusqu'à la fin de sa carrière religieuse, elle a été exemplaire sous tous les rapports.

« Suivant mon opinion, elle a excellé :

1° Dans l'observance exacte des règlements et usages. Notre Mère fondatrice disait d'elle, six mois après son entrée au noviciat : « Je ne sache pas qu'elle ait enfreint la moindre observance depuis son arrivée au milieu de nous. »

2° Dans l'abnégation. D'un tempérament très vif, elle a su si bien se vaincre que la plupart la croyaient naturellement douce.

3° Dans la charité. Elle savait pardonner et oublier, relever les courages, prendre la part des absents.

« J'ai eu souvent occasion d'admirer aussi

sa résignation dans les événements douloureux, dans les humiliations, dans l'extrême pauvreté.

« Econome du temps, on la voyait toujours occupée soit à l'étude, soit à la prière, faisant toute chose dans le temps marqué par la règle.

« Son esprit de foi lui faisait voir Dieu dans ceux qui sont revêtus de l'autorité ; de là son respect pour ses supérieures et sa fidélité à observer leurs recommandations.

« Grand était son esprit de prière, sa réserve parfaitement religieuse ; sa gaieté n'enlevait rien à sa gravité. Elle comptait au nombre de celles de qui l'on disait dans ce temps-là : « Elles sont l'âme des récréations. » . . .

Un dernier trait pour compléter la physionomie de la vénérée Mère Marie-Anne. Il fait voir sa dévotion à sainte Anne, mère de la bienheureuse vierge Marie.

« Pendant mon noviciat, écrit une de ses filles, je souffris beaucoup pendant près de deux ans d'un mal à une jambe, reliquat des fièvres typhoïdes que j'avais eues à mon entrée. Les douleurs qui se faisaient sentir surtout de la hanche au genou, était parfois si violentes qu'il me semblait qu'on me broyait les os. Aucun

remède ne me soulageait ; l'on peut juger de mon inquiétude d'autant plus vive que la révérende Mère supérieure m'avait déjà avertie que je serais peut-être obligée de sortir du noviciat à cause de cette maladie. Or, un matin, la douleur était telle qu'il me fut impossible de me lever ; alors je me cachai le visage sous mes couvertures et je pleurai à chaudes larmes. Aussitôt que les novices furent sorties du dortoir, notre bonne Mère vint à mon lit. « Qu'avez-vous donc, ma pauvre enfant, et pourquoi ne vous êtes-vous pas levée en même temps que les autres ? — « C'est ma pauvre jambe qui est trop malade et qui ne veut plus marcher, lui répondis-je en sanglotant. — Allons, ne vous désolez pas ; soyez courageuse, ce n'est qu'une épreuve. Le bon Dieu qui vous veut religieuse saura bien enlever cet obstacle ; je vais entendre la messe et communier pour vous ce matin. Commencez avec moi une neuvaine à la bonne sainte Anne. Ayez confiance, tout ira bien. Vous ne vous levez que pour la messe, et si vous n'êtes pas capable de descendre seule, je viendrai vous aider ; soyez sans inquiétude. »

« Inutile de dire combien ces maternelles paroles me consolèrent et me donnèrent confiance. Une heure après, je me levai

et je pus me rendre sans trop de difficulté à la chapelle. Après la messe je ne sentais plus qu'une légère faiblesse dans le genou ; elle disparut complètement le soir même. Depuis ce jour, il y a de cela près de vingt-six ans, je n'ai jamais ressenti aucune douleur dans cette jambe.»

Ces divers témoignages résument ce qui a été dit dans ce chapitre des qualités naturelles et des vertus surnaturelles de Mère Marie-Anne, comme ce chapitre est en raccourci le tableau de sa vie morale.

La vie de cette fervente religieuse c'est bien, en effet, celle d'une âme simple, droite, sincère, éprise de beauté spirituelle, généreuse jusqu'à l'excès, qui s'est élevée sans bruit, ignorée du monde, vers les sommets de la vie chrétienne et de la perfection religieuse. A la contempler on est ravi comme à la vue d'un beau ciel étoilé ou d'un lac limpide qui réfléchit les splendeurs du firmament. C'est un cœur pur et rien n'égale la beauté d'un cœur pur.

« La vie des Saints, a dit le P. Monsabré, est un perpétuel *Sursum corda* qui nous enlève plus énergiquement que tous les discours. Les Saints ont gagné des multitudes d'âmes en parlant, mais combien plus en se montrant tels que Dieu les a faits ! » (1) Le portrait que nous venons

(1) Gouttes de Vérité, p. 250.

de tracer ne rend peut-être pas parfaitement les traits de Mère Marie-Anne : il n'est pas toujours facile de reproduire la physionomie des saints, tant ils prennent soin de cacher les dons de Dieu et de paraître semblables aux autres hommes.

A première vue, les traits de son visage indiquent une âme énergique, un caractère ferme, une volonté déterminée. Il ne faut pas se laisser rebuter par cette apparence de rudesse : si sa manière de présenter la vertu n'est pas toujours la plus douce, elle sait y joindre le miel de la charité qui adoucit l'amertume du sacrifice demandé. D'ailleurs on y gagne à subir l'influence d'un guide qui veut fortement et qui sait à propos violenter notre volonté paresseuse.

Il suffira, nous l'espérons, à Mère Marie-Anne de s'être montrée pour attirer à sa suite dans le chemin de la perfection les âmes que Jésus-Christ a daigné choisir pour ses épouses. Que par son intercession elle conserve dans la Congrégation du Saint-Rosaire la belle simplicité, la douce charité et l'obéissance parfaite qu'elle y a pratiquées, et nos vœux seront comblés.

APPENDICE

Dans sa lettre à la révérende Mère supérieure générale des Sœurs du Saint-Rosaire, que nous avons citée dans le dernier chapitre de cette biographie, la révérende Mère St-Timothée ajoutait en parlant de Mère Marie-Anne : « Quand je l'avais sous mes soins, j'ai dit plus d'une fois : Avec l'énergie qui caractérise cette enfant, si elle persévère dans la voie du bien, elle sera grande devant Dieu et devant les hommes. »

Dieu a semblé confirmer la vérité de ces paroles par les faveurs qu'un grand nombre de personnes attribuent à l'intercession de Mère Marie-Anne. Comment cette religieuse, inconnue jusque-là, est-elle devenue, plus de vingt ans après sa mort, l'objet de la vénération publique, c'est ce que peut expliquer le fait suivant.

Une sœur converse de la congrégation des Sœurs de N. D. du Saint-Rosaire, atteinte d'une maladie grave et condamnée par les médecins de la communauté, a été guérie subitement, le 31 décembre 1908, après plusieurs semaines de cruelles souffrances et après avoir, pendant une dizaine

de jours, demandé par obéissance sa guérison par l'intercession de Mère Marie-Anne dont on lui avait rappelé les mérites et les vertus.

La guérison parfaite et permanente de cette sœur a été attestée par le médecin qui l'a soignée et qui lui disait le 30 décembre au soir : « Vous êtes rendue au dernier échelon de la vie ; vous n'avez plus qu'un petit saut à faire. Une fois rendue où vous êtes, on ne remonte ordinairement pas l'échelle. »

Voilà plus de quinze ans que cette guérison a été obtenue, et celle qui en a été l'objet vit encore. Cette guérison a naturellement causé un certain émoi au dehors et, depuis, un grand nombre de faveurs temporelles et spirituelles ont été attribuées à l'intercession de la vénérée Mère Marie-Anne.

C'est au moment où le nom de cette fidèle servante de Dieu était pour ainsi dire sur toutes les lèvres, qu'eut lieu la translation de ses restes précieux, du cimetière paroissial de Rimouski où ils avaient été déposés en 1886, au cimetière de la Maison-Mère, le seize juin 1909.

L'exhumation du corps de l'ancienne compagne de la Mère fondatrice, a été faite en présence de la révérende Mère

Supérieure générale, Mère Marie de la Victoire, de plusieurs membres de la communauté, de l'aumônier M. le chanoine R.-Ph. Sylvain, des révérends Messieurs, J. Pelletier, curé de la cathédrale, L.-O. Caron, son vicaire, et des docteurs J.-B.-R. Fiset et Joseph Gauvreau, médecins de la communauté.

Les ossements et les linges, recueillis avec respect dans un linceul, furent renfermés dans une nouvelle bière. Le cortège funèbre quitta le vieux cimetière au son mélancolique des cloches de la cathédrale, vers trois heures de l'après-midi, pour se rendre à la Maison-Mère. Les Sœurs et leurs élèves, bordant l'avenue du couvent, saluèrent par de pieux *Ave* le passage de la précieuse dépouille. La scène était vraiment impressionnante...

Le corps de Mère Marie-Anne dont il ne restait plus que les ossements, et la cervelle parfaitement conservée, fut exposé pendant trois jours dans l'oratoire de l'infirmerie, orné de draperies blanches et de gerbes de fleurs odorantes. Qui saurait dire ce que la foi, la confiance et l'affection inspirèrent de vifs sentiments et de douces impressions à tous ceux qui approchèrent de cette tombe, qui rappelait les vertus, les travaux, les souffrances, les

exemples de courage et d'abnégation de celle que Dieu semblait vouloir tirer de l'obscurité pour la faire briller devant les hommes.

L'inhumation des restes vénérés de Mère Marie-Anne eut lieu lundi, le vingt-un juin, à deux heures de l'après-midi, avec tout le recueillement et la piété convenables, les Sœurs suivaient la bière, un cierge à la main, et les jeunes filles formaient la haie jusqu'à la porte du cimetière.

Le prêtre récita les prières liturgiques sur la tombe, qui fut de nouveau confiée à la terre pour y attendre l'heure de la résurrection glorieuse.

TABLE DES MATIERES

APPROBATION.	VII
AVANT-PROPOS.	IX
CHAPITRE I.—Beaupré.—Origine de la famille Laverdière.—Foyer chrétien.	1
“ II.—Naissance d’Elzire.—Son en- fance.—Sa première commu- nion.—Dieu parle à son cœur.	5
“ III.—Séjour d’Elzire aux Etats- Unis.—Nouvelles épreuves...	19
“ IV.—Etudes.—Projets.—Déceptions.	25
“ V.—Nouvel Institut à Rimouski (1877).—Mlle Elizabeth Tur- geon, directrice.—Admission de Mlle Laverdière.—Elle prend le saint habit sous le nom de Sœur Marie-Anne	39
“ VI.—Les années dures.—Le vieux couvent.—Crise de décourage- ment.	49
“ VII.—Emission des vœux annuels.— Jour de bonheur pour Sœur Marie-Anne.	57

“	VIII.—Extension de l'Institut.—Sœur Marie-Anne Missionnaire et Directrice d'une Ecole. . . .	61
“	IX.—Maladie et mort de Mère Marie-Elizabeth. — Incendie du Séminaire de Rimouski.—Déménagement des Sœurs des Petites-Ecoles.	69
“	X.—Premières élections canoniques dans la Communauté.—Mère Marie-Anne Maîtresse des Novices.—Sa direction. . . .	77
“	XI.—Epreuve suprême.—Mort de Mère Marie-Anne.	97
“	XII.—Qualités et vertus de Mère Marie-Anne. — Témoignages divers.—Conclusion.	113
	APPENDICE.—Exhumation des restes de Mère Marie-Anne du cimetière paroissial et leur inhumation dans le cimetière de la Communauté. . .	135